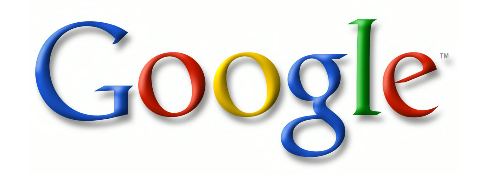
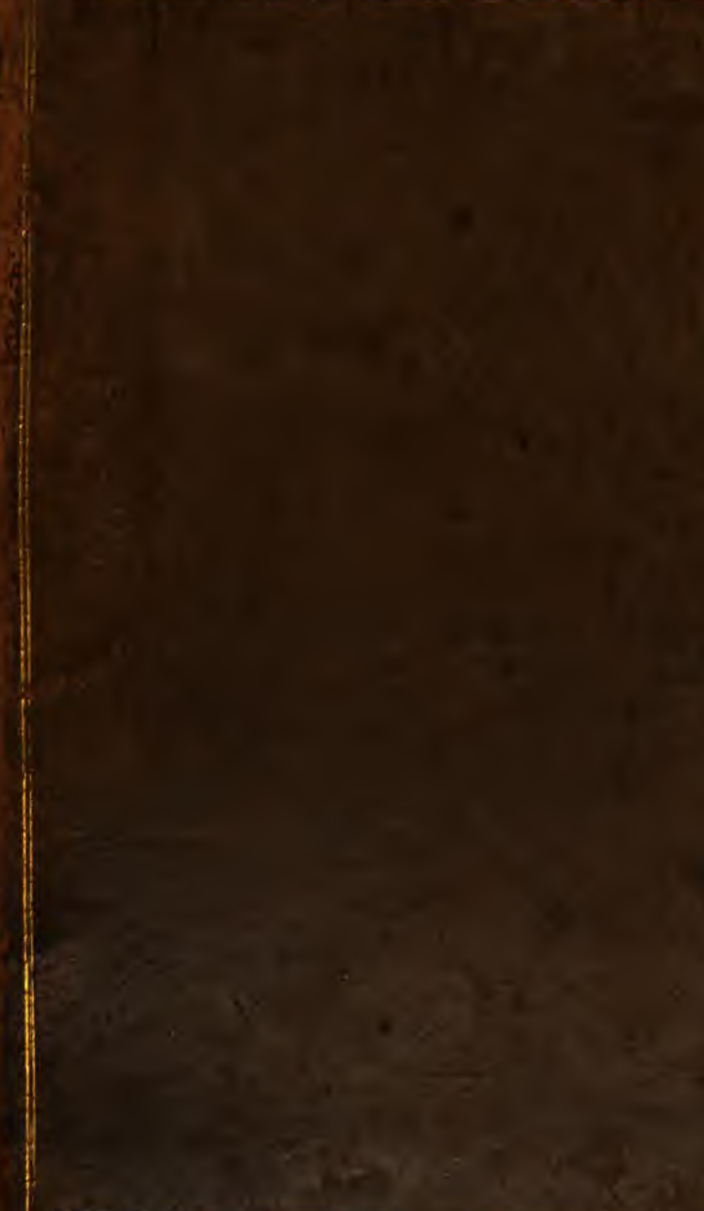




EE 139 (Finch)





MEMOIRES

DE

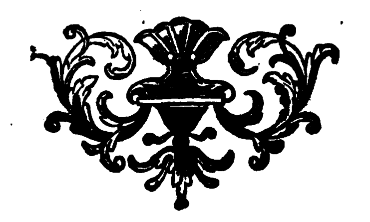
CECILE,

ÉCRITS

PAR ELLE-MÊME,

Revûs par M. DE LA PLACE.

TOME DEUXIEME.

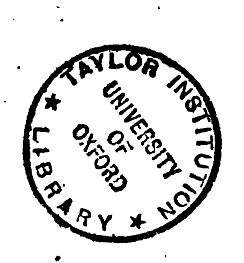


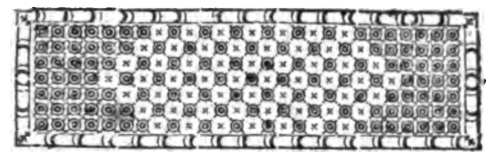
A PARIS,

Chez ROLLIN Fils, Quay des Augustins, à Saint Athanase.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY



MEMOIRES DE CÉCILE.

SECONDE PARTIE.

MALGRÉ le calme que je m'étois efforcée de rendre au Chevalier dans la conversation dont j'ai rendu compte à la fin de la premiere Partie de ces Mémoires; malgré les moyens que j'avois ima-

giné d'employer pour rompre un mariage que j'envisageois avec horreur, je n'en demeurai pas plus tranquille, après que le Chevalier m'eut quittée. L'impétuosité de son caractere, la violence du Comte, l'amitié même de la Comtesse me faisoient également trembler; je passai le reste du jour dans les plus vives inquiétudes: ce qui devoit naturellement les accroître, servit en quelque façon à les diminuer. Je fus trois jours entiers sans entendre parler de personne: la crainte que j'avois eue de l'entrevûe dont on m'avoit menacée pour le lendemain, me rendoit ce retardement précieux; j'allai jusqu'à me flater que le discours que j'avois tenu à la Comtesse, lui avoit fait impres-

ſion ; que ſa tendreſſe pour moi l'avoit engagée à parler elle-même à ſon mari & à M. de la Foſſe, d'une façon à leur faire abandonner un projet, dont elle avoit apparemment prévû que je devois être la victime. Je m'occupois encore de ces penſées le quatriéme jour depuis que j'avois vû le Chevalier, lorſque d'aſſez bonne heure le matin on vint m'avertir que Madame Duclos étoit au Parloir : je m'y rendis ſur le champ, & je la trouvai avec une autre femme que je ne connoiſſois point.... » Eh bien ! » ma chere mere, lui dis-je en » l'approchant..... m'apportez- » vous de bonnes nouvelles ? » Je la croyois dans ce moment pénétrée des mêmes ſentimens que moi ; » Oui, Mademoiſelle, me

» répondit Madame Duclos ; » voilà Madame qui vient ici » pour vous coëffer, & vous » verrez ce soir votre mari.... » Mon mari! lui dis-je toute trem- » blante ; de qui donc voulez- » vous me parler ? De qui ? con- » tinua Madame Duclos, de M. » de la Fosse. Ne craignez rien, » poursuivit-elle ; c'est un hom- » me dont vous serez contente... » Quoi ! lui dis-je, en l'interrom- » pant, & sans avoir la force de » poursuivre, Madame la Com- » tesse... Madame la Comtesse, » me dit-elle, en m'interrom- » pant elle-même.... Et ne sça- » vez-vous pas qu'elle est partie » hier pour l'Anjou ?.... Madame » la Comtesse est partie ! m'é- » criai-je...... ah ! je suis per- » due. Vous m'étonnez, conti-

» nua Madame Duclos..... j'ai » cru qu'elle vous avoit écrit en » partant, & que vous êtiez in» formée de tout. Hélas ! lui » dis-je, je ne sçais rien ; mais, » par grace, engagez cette Da» me à se retirer : je ne suis point » en état de profiter de ses ser» vices, & j'ai mille choses par» ticulieres à vous dire. „ Mes larmes me coupoient la parole à chaque instant ; la Coëffeuse se retira. J'envisageois Madame Duclos sans avoir la force de la questionner ; je lui fis pitié sans doute. » Hélas ! ma chere De» moiselle, me dit-elle, dans » quel état je vous vois ! se peut» il que vous ignoriez ce qui est » arrivé ? Oui, ma chere mere, » je l'ignore ; depuis quatre jours » je n'ai vû personne. Eh ! par

» pitié, lui dis-je, daignez m'inſ-
» truire de ce qui s'eſt paſſé.
» Vous allez le ſçavoir, reprit-elle :
» il y a quatre jours que mon
» mari entrant le matin dans la
» chambre de M. le Chevalier,
» pour lui rendre compte d'une
» commiſſion qu'il venoit de lui
» donner, fut ſurpris de ne l'y
» point trouver. Il le chercha en
» vain dans toute l'Académie, &
» apprit enfin à la porte qu'il en
» étoit ſorti avec précipitation,
» ſous prétexte d'aller prompte-
» ment donner un avis à M. le
» Comte ſon frere. Duclos, à
» qui on avoit défendu de le
» quitter, accourut chez M. le
» Comte ; & ſçachant que ſon
» frere n'y étoit point, il fut
» obligé de dire qu'il étoit appa-
» remment venu vous voir. Sur

» céla M. le Comte envoya un
» de ses gens pour épier son frere
» au sortir du Couvent, & il
» alla lui-même l'attendre à l'A-
» cadémie, d'où quelques heu-
» res après il le ramena chez
» lui; il y est resté depuis ce
» moment sans sortir, jusqu'à
» celui de son départ..... Ciel!
» que m'apprenez vous, lui dis-
» je! Quoi! le Chevalier est aussi
» parti? Ah, malheureux Du-
» clos!.... Oui, Mademoiselle,
» continua Madame Duclos: il
» est parti avec Madame sa sœur;
» Monsieur son pere est retombé
» dangereusement malade. On
» en eut avis avant-hier; il a
» souhaité de revoir Madame sa
» belle-fille & son fils le Cheva-
» lier: Madame la Comtesse n'a
» pû lui refuser cette consola-

» tion. Elle partit hier à la pointe
» du jour avec Monsieur son fre-
» re : j'étois persuadée qu'elle
» vous avoit donné de ses nou-
» velles en partant, & qu'elle
» vous avoit informée de tout
» ce que je viens de vous appren-
» dre. Jugez, Mademoiselle,
» combien votre suprise avoit
» droit de m'étonner. Hélas ! lui
» dis-je, je n'ai entendu parler
» de personne : tout le monde
» m'a donc abandonnée ? Que
» vais-je devenir ? Ce que vous
» allez devenir, me répondit
» Madame Duclos ? vous allez
» être mariée. Non, lui dis-je
» toute en pleurs, non je ne le
» ferai point : hélas ! ma chere
» mere, seriez-vous aussi contre
» moi ?.... En vérité, Mademoi-
» selle, reprit serieusement Ma-

» dame Duclos, je ne vous com-
» prens point : est il possible de
» croire que vous vouliez vous
» opposer ainsi vous-même à
» votre bonheur ? Songez-vous
» bien que vous allez par votre
» faute, manquer une fortune
» que vous ne retrouverez peut-
» être jamais ?,, Elle me parla
long-tems sur le même ton, elle
m'exagéra le mérite, la richesse,
& les bonnes qualités de M. de la
Fosse ; elle me remit adroitement
devant les yeux le malheur de
mon état, sans que je fusse capa-
ble de faire la moindre attention
à ses discours. J'étois abîmée
dans ma douleur, & je ne sen-
tois rien que l'idée accablante
de ma situation. Madame Du-
clos fut apparemment piquée du
peu d'effet que son discours fai-

soit sur moi: elle me reprocha mon silence, & m'accusa même d'avoir en cette occasion une fierté peu convenable à mon état ; & me trouvant peu sensible à ses reproches, elle me proposa d'un air d'autorité de faire rentrer la Coëffeuse, à qui elle avoit sans doute ordonné de l'attendre : elle me dit que je devois obéir aux ordres de M. le Comte de Beaubourg ; qu'il devoit venir l'après-dinée avec M. de la Fosse, & que son intention étoit de me trouver parée. Je m'impatientai à mon tour : je l'assurai que je n'en ferois rien ; & voyant que mon discours ne servoit qu'à l'aigrir davantage, je me jettai à ses genoux, pour la prier par la tendresse qu'elle avoit toujours eue

pour moi, d'empêcher, s'il étoit possible, que le Comte ne vint me voir. Elle me parut un peu touchée du désespoir où elle me voyoit; mais elle y mit le comble, en m'apprenant qu'elle ne pourroit revoir le Comte; qu'il étoit sorti avec M. de la Fosse, & qu'elle ignoroit absolument les lieux où il lui seroit possible de le rencontrer. Elle fit de nouveaux efforts, pour m'engager par la douceur à souffrir d'être coëffée; je ne pus m'y résoudre, & enfin elle me quitta en m'assurant que le Comte seroit contre moi dans une vraie colere. Ce n'étoit pas dans ce moment ce que je craignois le plus: je n'aurois pas même craint sa visite, s'il eût dû venir seul; mais je sentois combien la présence

de M. de la Fosse devoit m'embarrasser & me contraindre. Je me proposai d'abord d'éviter une entrevûe, pour laquelle je ne me trouvois point le courage nécessaire, en feignant une indisposition qui pût m'en dispenser; mais la réfléxion me fit sentir la foiblesse de cette ressource, qui ne pouvoit au plus que différer de quelques jours une visite que, tôt ou tard, il me faudroit essuyer. Je compris que je ne pouvois me débarrasser des persécutions du Comte de Beaubourg & de la recherche de M. de la Fosse, qu'en leur ôtant toute espérance. Il falloit, pour en venir à bout, que je les visse; je m'y résolus, & cette résolution me rendit assez de force & de fermeté, pour attendre leur

visite sans crainte, & même avec cette confiance qu'elle seroit le terme de cette poursuite. Cette idée me rendit si maîtresse de moi, que, loin de redouter l'arrivée de ces M[rs], j'en attendois le moment avec impatience; ce ne fut que sur les cinq heures du soir qu'ils se rendirent à mon Couvent. Loin de m'être parée, ainsi qu'on m'avoit assuré que le Comte le desiroit, j'avois affecté la plus parfaite négligence dans mon ajustement; & comme j'avois eu le tems de rappeller tout mon courage, je parus avec une contenance plus assurée même que je n'avois osé me la promettre. Le Comte s'écria de surprise, en me voyant si négligée. » Quoi donc! dit il, Mademoi- » selle, la Duclos ne m'auroit-

» elle pas obéi ? Elle a eu ordre
» de venir ce matin ici. » Je l'af-
furai qu'elle avoit exécuté fes
ordres.... » Eh pourquoi donc,
» Mademoifelle, vous trouvons-
» nous, continua-t-il, dans l'é-
» tat où je vous vois ? Bon, bon,
» Monfieur le Comte, reprit bruf-
» quement, M. de la Foffe, Ma-
» demoifelle eft fort bien : pour
» moi, j'aime mieux l'air négligé
» que la grande parure ; elle ne
» fert fouvent qu'à couvrir bien
» des défauts, & c'eft avec cela
» qu'on nous attrappe. (Je ne
rapporte ce difcours de M. de
la Foffe ; que pour donner une
légére idée de fon caractere &
de fon efprit). » Non, Monfieur,
» lui dis-je, mon intention n'eft
» pas de vous tromper ; mais
» permettez-moi de répondre à

» M. le Comte, s'il veut bien
» m'en donner la liberté......
» Parlez, Mademoiselle, me dit
» le Comte de Beaubourg ; sça-
» chons donc par quel caprices...
» Ce n'est point par caprice,
» Monsieur, lui répondis je......
» c'est par raison : vous sçavez
» comme moi, Monsieur, que
» la grande parure n'est point du
» goût du Couvent ; mais d'ail-
» leurs, Monsieur ne me mécon-
» noît pas sans doute, & j'ai cru
» devoir me montrer à lui avec
» un extérieur convenable à ma
» naissance & à ma fortune :
» Quand Monsieur sçaura que
» je ne suis qu'une misérable en-
» fant exposée, abandonnée en
» naissant par des parens qu'elle
» n'a jamais connus, parens qui
» ne peuvent être que pauvres,

» ou criminels „ je doute qu'il
» voulût se déshonorer en m'é-
» pousant, & je ne me pardon-
» nerois jamais d'avoir employé
» l'art & les ajustemens pour le
» séduire...... Je vous entens,
» Mademoiselle, je vous entens,
» reprit vivement le Comte : je
» ne sçais ce que Monsieur pen-
» sera de vous : mais soyez sûre
» que vous me le payerez. „ M.
de la Fosse prit la parole, & continua de s'expliquer d'une façon si grossiere, qu'il mit à découvert une ame aussi vile qu'intéressée. Il n'eut point de honte de citer l'exemple d'un de ses parens qui avoit épousé une fille sans honneur, Maîtresse connûe d'un homme de qualité, pour s'en faire un protecteur. Il poussa même l'impudence jusqu'à faire

de mauvaises plaisanteries sur la vertu des femmes en général, assurant que tout ce qu'on devoit exiger d'elles, étoit de se conduire avec assez de discrétion dans leurs galanteries, pour que leurs maris, exempts des brocards du Public, se crussent autorisés à fermer les yeux sur leur conduite.

Je voyois le Comte souffrir d'un pareil entretien ; on peut se douter de l'effet qu'il faisoit sur moi. Tant d'avarice, d'impudence & de grossiéreté n'étoient pas capables de me rendre la personne de M. de la Fosse bien chere. Aussi, voyant que le Comte gardoit le silence, je lui répondis ainsi..... » Monsieur, » lui dis-je, je suis si étonnée de » l'excès de vos bontés, que j'ai

» regret de n'y pouvoir répon-
» dre ; lorſque vous renoncez
» pour moi à votre honneur, je
» dois m'acquitter avec vous, en
» le ménageant moi-même. Non,
» Monſieur, ce ne ſera jamais
» moi qui vous attirerai les repro-
» ches du Public : car en vérité
» je ne connois aucune force qui
» pût me contraindre à vous don-
» ner la main : je demande par-
» don à M. le Comte d'oſer vous
» parler ainſi en ſa préſence ;
» je ſçais que je vais encourir ſon
» indignation. Oui ſans doute,
» ma belle enfant, dit le Comte ;
» mais nous ſçaurons bien vous
» faire obéir. M. de la Foſſe ne
fit que rire de mon diſcours : il
me trouvoit, diſoit-il, plus réſo-
lue qu'il ne l'avoit penſé ; mais
il ſe flattoit encore que j'y pen-

ſerois mieux. „ Non, Monſieur, „ lui répondis-je : je ſçais que „ M. le Comte peut me perſécuter ; mais il ne peut me forcer à vous épouſer ; & puiſqu'enfin l'incertitude de ma naiſſance ne vous fait aucune impreſſion, trouvez bon que je vous „ diſe que c'eſt cette incertitude „ même, qui m'empêchera toujours d'accepter des offres pareilles aux vôtres. En un mot, „ ma naiſſance eſt incertaine, „ il eſt vrai ; mais je puis un jour „ retrouver mes parens, & peut-être alors ils auroient eux-mêmes à rougir d'un choix „ que j'aurois fait par la plus „ cruelle de toutes les contraintes. En vérité, dit le Comte, „ voilà ce qui s'appelle le comble de l'inſolence & de l'or-

„ gueil ; mais je vous en ferai
„ repentir, Mademoiſelle : je
„ ſçais qui vous inſpire des ſen-
„ timens ſi extravagans. Le Che-
„ valier, mon frere, vous a écrit
„ avant ſon départ, & ſans doute
„ ſa Lettre.... Ah ! Monſieur, lui
„ répondis-je avec vivacité, j'o-
„ ſe vous aſſurer que je n'ai reçu
„ aucune Lettre de lui.... Vous
„ ne l'avez point vû non plus
„ ſans doute, ajouta le Comte....
„ Excuſez-moi, Monſieur, lui
„ dis-je .... il y a quatre jours
„ que je l'ai vû un inſtant. Oh
„ bien, reprit le Comte, je veux
„ ſçavoir ſi quelqu'un de mes
„ gens s'eſt chargé de vous ren-
„ dre cette Lettre. Sur cela il
appella ſes gens : un d'entr'eux
convint que le Chevalier lui a-
voit confié une Lettre pour moi,

mais qu'il n'avoit osé me la rendre. Le Comte s'emporta, demanda la Lettre; on la lui remit en ma présence : que devins-je dans ce fatal moment? Je voulois excuser le Chevalier; mais il me fut impossible de faire autre chose que de répandre un torrent de larmes. Alors le Comte affectant une fausse générosité, » je pourrois voir, me „ dit-il, ce que mon frere vous „ mande; mais comme je sçau„ rai mettre ordre à ce qu'il ne „ vous écrive plus, je veux que „ vous voyez seule ce qu'il a pû „ vous écrire : voilà sa Lettre, dit„ il, en la jettant avec indigna„ tion au travers du Parloir; „ triomphez, Mademoiselle, nous „ sçaurons demain quelles sont „ vos résolutions; & si vous ne

„ devenez raiſonnable, je ſçau-
„ rai le moyen de vous punir.
„ Allons, Monſieur de la Foſſe,
„ continua-t-il, en s'adreſſant à
„ lui, laiſſons cette petite per-
„ ſonne faire ſes réflexions. „ M.
de la Foſſe ne ſe démentit point;
ſon adieu fut auſſi ſot que ſon
entretien : il partit avec l'eſpé-
rance, diſoit-il, que je change-
rois bientôt d'avis. Je les perdis
de vûe, je ramaſſai la Lettre du
Chevalier, & je retournai à ma
chambre avec cette chere Let-
tre, perſuadée qu'elle alloit me
dédommager de tout ce que j'a-
vois ſouffert d'un ſi triſte entre-
tien : je l'ouvris en tremblant;
mais rien ne peut mieux faire
connoître l'état où me mit la
lecture de cette Lettre, que
cette Lettre même. Voici en

quels termes elle étoit conçue.

„ Je pars demain pour l'An-
„ jou, Mademoiſelle; je ſerois
„ inconſolable de partir ſans
„ vous voir, ſi je n'étois enfin
„ perſuadé du tort que ma viſite
„ pourroit vous faire : ma chere
„ ſœur m'a fait entendre raiſon
„ ſur la paſſion que vous aviez
„ fait naître dans mon cœur ;
„ je ſens trop aujourd'hui qu'elle
„ ne peut avoir une iſſue auſſi
„ heureuſe que nous nous l'é-
„ tions propoſée : J'eſpére que
„ l'abſence produira ſur votre
„ cœur les effets que j'en at-
„ tends : pour moi-même, je
„ n'ambitionne déja plus d'au-
„ tre titre auprès de vous que
„ celui de votre Ami; & c'eſt en
„ cette qualité que je ne puis

„ m'empêcher de vous exhorter
„ à satisfaire le Comte mon frere, en épousant M. de la Fosse.
„ Je me fais d'avance un plaisir
„ de vous trouver à mon retour
„ aussi bien établie que vous le
„ méritez. Sur-tout ne m'écrivez point pendant mon absence; je craindrois que vos
„ Lettres, ou ne fussent interceptées, ou ne s'opposassent
„ à la tranquillité que nous devons attendre du tems & de
„ la raison. „

Les premiers momens qui suivirent la lecture de cette Lettre, sont de ceux dont il est impossible de se rendre compte à soi-même; accablement, désespoir, fureur, haine de tous les hommes, mépris pour le Chevalier; en un mot, tout ce qui pouvoit

pouvoit tourmenter mon esprit & mon cœur se réunit en un moment dans mon ame : dans cet état le plus violent que j'eusse éprouvé, une pensée salutaire vint me frapper. Depuis la mort du Commandeur je n'avois point vû son zélé Directeur; je me souvins qu'il m'avoit recommandé de lui donner toute ma confiance : j'avois été obligée en entrant au Couvent de remettre le soin de mon ame au Directeur de la Maison; mais dans un cas aussi important, je crus que je devois consulter celui que mon cher Commandeur m'avoit indiqué lui-même : j'écrivis sur le champ un billet au Pere .... pour le prier avec la derniere instance d'avoir la charité de venir me voir le lendemain. Je con-

noissois le zèle de ce grand Prédicateur ; je sçavois qu'il étoit également consideré à la Cour & à la Ville, & je n'ignorois pas le crédit qu'il avoit dans son Ordre. Je me flattois donc non seulement d'en recevoir des avis salutaires, mais encore de la protection & des secours contre les persécutions que je prévoyois devoir essuyer ; je ne me trompai point dans la confiance que j'avois mise en lui. Il vint le lendemain matin avec cette bonté charitable que j'avois si souvent éprouvée pendant la vie du Commandeur. Après quelques légers reproches sur le silence que j'avois gardé avec lui, il m'engagea à lui rendre un compte exact de ma conduite, & de tout ce qui m'étoit arrivé depuis que je ne

l'avois vû. Je m'en acquittai avec la plus ſcrupuleuſe ſincérité ; je ne lui cachai point ce que j'avois ſenti pour le Chevalier de Beaubourg : pour m'en excuſer en quelque ſorte, je lui montrai la premiere Lettre que le Chevalier m'avoit écrite ; je lui parlai des perſécutions du Comte ſon frere, des infames propoſitions qu'il m'avoit faites, du deſſein qu'il avoit eu de me faire ſortir du Couvent pour me faire entrer à l'Opéra, du mariage qu'il me propoſoit avec un homme que je ne pouvois ſouffrir, & des ſuites que j'en devois craindre : je lui fis voir enſuite la cruelle Lettre qu'on m'avoit rendue la veille de la part du Chevalier ; je lui avouai le déſeſpoir où cette Lettre m'avoit miſe ; je lui dé-

couvris les craintes que les menaces, & encore plus la passion du Comte m'inspiroient, & je le suppliai enfin de me protéger & de m'aider de ses sages conseils dans la triste conjoncture où je me trouvois. Je n'amuserois point le Lecteur par le détail de l'entretien qu'eut avec moi le Pere ...... il lui suffit de sçavoir que ce sage Directeur, après m'avoir écoutée avec beaucoup d'attention & autant de patience, me dit tout ce que son zèle & sa prudence devoient lui dicter en cette occasion. Il me loua d'avoir fui les poursuites du Comte, & de m'être refusée au projet qu'il avoit formé de me placer à l'Opéra. Il me blâma sévérement d'avoir écouté les transports d'un jeune homme; il me

fit appercevoir les dangereuſes conſéquences d'une paſſion ſi peu fortable ; il benit le Ciel de ce que le Chevalier de Beaubourg s'étoit rendu à la raiſon par les conſeils de Madame ſa ſœur, & de ce qu'il avoit eû le courage de m'exhorter à m'y rendre moi-même : quant au mariage qu'on me propoſoit, il ne déſapprouva point l'éloignement que je ſentois pour cet établiſſement ; il m'ordonna ſeulement de faire de ſérieuſes réflexions ſur mon état, avant de le refuſer entierement. Il me repréſenta tous les dangers que j'aurois à courir dans le monde, ſi je reſtois fille; que peut-être il ne ſe préſenteroit de long-temps une occaſion auſſi favorable de m'établir. En un mot, il alla juſqu'à me faire

entendre qu'il n'y avoit guères de milieu pour moi entre ce mariage & la Profession Monastique. Je fus effrayée de cette alternative ; mais non ébranlée en faveur de M. de la Fosse : je ne rêvai qu'un moment pour prendre mon parti ; je sentis dans cet instant d'incertitude la nécessité de renoncer au Chevalier ; il m'en coûta peu pour renoncer à tout le monde. Je déclarai au Pere ...... que c'étoit mon intention ; il ne désapprouva point ma résolution : il sembla craindre seulement qu'elle fût plûtôt l'effet du désespoir que celui d'une vocation bien certaine. Il m'ordonna donc de m'éprouver pendant quelque tems, & de lui donner des nouvelles du progrès que cette pen-

ſée feroit dans mon ame ; mais comme je lui fis entendre que je craignois que M. le Comte de Beaubourg ne continuât à me perſécuter, pour me faire épouſer Monſieur de la Foſſe, il me promit de le voir le jour même, & d'arrêter ſes pourſuites jusqu'à ce que j'euſſe réfléchi mûrement ſur ma ſituation, & que je fuſſe déterminée au parti que je voudrois prendre. Il ne me quitta qu'en m'aſſurant qu'il ne ſeroit pas quatre jours ſans venir me revoir. Il fit plus qu'il ne m'avoit promis. Dès le lendemain je reçus un billet de lui, par lequel il m'apprenoit qu'il avoit vû le Comte ; qu'il l'avoit trouvé dans une colere effroyable contre moi, & réſolu même à obtenir une Lettre de

cachet pour m'envoyer dans quelque Couvent de Province éloigné de Paris ; mais qu'il avoit ſuſpendu la violence de ſon emportement, en l'aſſurant que j'étois réſolue à me faire Religieuſe. Il ajoutoit, que comme le Comte étoit inſtruit des ſentimens que le Chevalier ſon frere avoit eus pour moi, il exigeoit que je ſortiſſe des Feuillantines, & que je choiſiſſe un Couvent hors de Paris, où il prendroit ſoin de me faire conduire. Le Pere ..... prévit bien que de pareilles nouvelles devoient redoubler mes inquiétudes : auſſi ſongea-t-il à les diminuer, en m'aſſurant que toutes ces menaces n'auroient aucun effet, ſi je voulois ſincérement m'abandonner à ſes conſeils : il m'ordonnoit enfin d'ê-

tre tranquille, & me promettoit de me voir, comme il me l'avoit fait espérer. . . . .

Je me résolus dès ce moment de me livrer absolument à la conduite qu'il devoit me prescrire; mais j'avoue que ce ne fut pas avec autant de tranquillité que je l'eusse souhaité. La derniere Lettre du Chevalier de Beaubourg, en rendant nécessaire ma confiance au Pere ...... en empoisonnoit les suites; je ne pouvois prendre assez sur moi pour goûter bien sincérement la paix de l'état qu'on me faisoit envisager. J'avois assez de courage pour combattre ma passion; mais je n'avois pas assez de force pour la vaincre. Cette disposition servit au moins à me donner une sorte d'indiffé-

rence qui me rendoit également insensible à tous les partis que le Pere .... pourroit me proposer. Quoique je sentisse que je les suivrois sans goût, je me déterminois sans répugnance à les suivre ; & je ne fus plus agitée que par les inquiétudes que ne pouvoit manquer de me donner l'incertitude du sort qu'on me préparoit. Le Pere .... vint enfin les terminer, comme il me l'avoit promis : il m'apprit dans cette seconde visite, que si j'étois résolue à faire l'épreuve de ma vocation dans une Maison Religieuse hors de Paris, il avoit à me proposer un Monastere qui n'étoit qu'à sept lieues de cette Ville, dans lequel je serois reçue avec bonté de la Prieure qui étoit son amie, &

avec joie de toute la Communauté. La proposition du Pere .... me parut si avantageuse, en comparaison de toutes celles que j'avois imaginées qu'il pouvoit me faire, que je l'acceptai sans balancer : il fut content de cette marque de la confiance que j'avois en ses avis. La maison qu'il me proposoit, étoit le Couvent de Haute-Bruiére, à trois lieues par-delà Versailles ; je fus même flattée de cette situation. Il ne fut plus question que de prendre les mesures nécessaires pour mon départ ; il me dit qu'il étoit à propos d'en prévenir M. le Comte de Beaubourg, & qu'il ne doutoit pas que lui-même ne se chargeât, comme il lui avoit dit, du soin de m'y faire conduire.

Tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport avec le Comte de Beaubourg avoit acquis le droit de m'effrayer ; je demandai au Pere ...... s'il n'y auroit point moyen de me passer de l'entremise du Comte, & s'il n'étoit point d'autre voie pour me rendre au Couvent de Haute-Bruiére : il me répondit qu'il me seroit aisé de m'assurer moi-même d'une autre voiture ; mais qu'il ne pensoit pas que je dusse me méfier à ce point de la probité du Comte : que devant tout à sa famille, il convenoit même, pour me procurer plus de considération dans la Maison où j'allois entrer, qu'en l'absence de la Comtesse, ce fût sous les hospices & au nom de son mari que je fusse présenté à la Prieure. Il me

promit de voir le Comte, & de s'assurer si bien de la droiture de ses intentions, qu'il fût lui-même en état de m'en répondre. Je fus obligée de consentir à ce qu'il exigeoit de moi; & nous ne nous séparâmes qu'après que je l'eus instamment supplié d'apporter toute la diligence possible à me faire partir. Il me parut avoir un empressement égal au mien, & m'assura, en me quittant, qu'il ne tarderoit pas à me donner des nouvelles positives de tout ce qu'il se disposoit à faire pour moi. Cette conversation me laissoit occupée de trop de soins, pour qu'il me fût possible de réfléchir sur les engagemens que je venois de prendre: la premiere chose que je crus devoir faire, ce fut d'envoyer avertir Mada-

me Duclos de venir me parler ; elle y vint sur le champ : je lui communiquai la résolution que j'avois prise; je la priai de se charger, après mon départ, des meubles que je laissois à Paris, & surtout des Livres que je ne prévoyois point pouvoir emporter avec moi, étant résolue de ne me charger que de ceux qui pouvoient m'être utiles pour me confirmer dans le dessein où je me laissois entraîner. Madame Duclos me promit tout ce que je souhaitai ; ce ne fut pourtant pas sans employer toute son éloquence pour me dissuader du parti que lui paroissois si déterminée à prendre : plus elle combattoit ma prétendue opiniâtreté, plus je me sentois disposée à m'approprier une résolution

qui cependant étoit fort étrangere à mon ame : elle ne gagna rien sur moi ; & j'obtins d'elle tout ce que je desirois. Cet arrangement pris, j'attendis avec impatience les réponses que le Pere....... m'avoit promises. On sera sans doute étonné que j'apportasse à ces apparences de changement d'état tant de soins & d'activité ; on me feroit trop d'honneur, si l'on cherchoit la source de toutes mes démarches dans un parfait détachement du monde, & dans un salutaire oubli de ma passion. Je dois rendre une sévére justice à mes sentimens, en avouant que le changement, que je ne pouvois douter qui fût arrivé dans les sentimens du Chevalier de Beaubourg, étoit le principal & sans

doute le ſeul motif de toute l'ardeur que je faiſois paroître. Je paſſai encore quelques jours dans cette eſpéce d'ivreſſe, que nous employâmes Madame Duclos & moi à faire tranſporter chez elle mes Livres & les autres meubles que je croyois devoir m'être inutiles dans ma retraite. Elle devoit me garder le tout avec ſoin, juſqu'à ce que je lui donnaſſe des ordres pour en diſpoſer autrement. J'avoue que cette eſpéce de dépouillement de choſes qui m'étoient ſi cheres, par le ſouvenir du Commandeur de qui je les tenois, me parut un rude ſacrifice ; mais mon cœur ſe diſpoſoit à en faire un ſi ſenſible, que les larmes que je répandois ſans ceſſe, en voyant partir ces précieux gages de l'a-

mitié du Commandeur, couloient malgré moi pour un objet plus tendre.

J'avois tout disposé pour mon départ; j'en avois prévenu mes Religieuses, & mes Compagnes: je ne parlerai point de leurs regrets, ausquels il ne m'étoit pas possible d'être aussi sensible que j'eusse au moins voulu le paroître; notre Supérieure m'avoit même donné une Lettre pour une des Religieuses de Haute-Bruyere, qui étoit sa parente. Je n'attendois plus que la visite & la mission du Pere ...... lorsque je reçus tout-à-la-fois deux Lettres, l'une que je reconnus pour être de Madame la Comtesse de Beaubourg, & l'autre dont l'adresse me parut d'une écriture étrangere & tout-à-fait

inconnue. Je n'eus d'impatience que pour voir ce que la Comtesse m'écrivoit, & voici quelle étoit sa Lettre.

„ Je reçois dans le moment, „ ma chere Cecile, une Lettre „ de mon mari, qui m'apprend „ que vous avez fort mal reçu „ M. de la Fosse, lorsqu'il vous „ l'a présenté : c'est parce que „ je vous aime toujours que je „ ne puis m'empêcher de vous „ gronder. Mon mari me man„ de que pour prétexter votre „ refus, vous vous êtes servie de „ l'espérance que vous avez de „ retrouver un jour vos parens. „ Après quatorze ans passés, ma „ chere enfant, pouvez-vous „ encore vous flatter d'une es„ pérance si vaine? Et quand il „ pourroit se faire que vous les

„ retrouvassiez, pouvez-vous
„ imaginer que vous apparte-
„ niez à des personnes que l'al-
„ liance qu'on vous propose
„ pût jamais faire rougir? La
„ façon dont vous avez été ex-
„ posée, vous devroit prouver
„ assez que vous êtes sans doute
„ le fruit de la séduction & de
„ la foiblesse de personnes, qui
„ n'ont dû avoir d'autre intérêt
„ que de se cacher à eux-mê-
„ mes votre naissance. Croyez-
„ moi, ma chere Cecile, profi-
„ tez mieux de ce que le hasard
„ & votre bonne fortune vous
„ présentent; vous ne pouviez
„ jamais espérer rien de si favo-
„ rable: car je ne pense pas que
„ vous ayez eu des vûes pour
„ quelqu'un qui ne peut jamais
„ être à vous; vous sentez bien,

„ ma chere Cecile, que c'eſt de
„ mon frere le Chevalier que je
„ veux vous parler: vous êtes trop
„ ſenſée pour qu'une pareille
„ idée ait pû vous ſéduire. Quel
„ fond auriez-vous pû faire ſur
„ un jeune homme qui a à peine
„ dix-ſept ans, qui vous a tenu
„ des propos d'enfant, comme
„ il en tient à toutes les jeunes
„ perſonnes qu'il rencontre, &
„ qui eſt bien revenu de ſa pe-
„ tite folie pour vous: il en eſt
„ même ſi honteux, qu'il n'oſe-
„ roit vous l'écrire. Il me charge
„ de vous faire ſes excuſes, &
„ me prie lui-même de vous dire
„ qu'il ſera charmé de vous trou-
„ ver mariée à ſon retour. Au
„ reſte vous le verrez peu: car
„ Monſieur ſon pere, qui paroît
„ ſe porter un peu mieux, pré-

„ tend le faire partir incessamment pour aller faire ses caravannes à Malthe, peut être même partira-t-il d'ici. Enfin, ma chere Cecile, je compte que ma Lettre, ou vous trouvera, ou vous rendra plus raisonnable, & c'est dans cette espérance que je suis votre Amie. La Comtesse de Beaubourg. „

Je ne pus achever la lecture de cette Lettre sans répandre un torrent de larmes: ma peine la plus cruelle étoit la honte d'avoir été assez crédule pour donner quelque confiance aux transports du Chevalier. Quoi! me disois-je à moi-même, est il possible de montrer tant d'ardeur sans la sentir? ou peut-on l'oublier si légérement après l'avoir

ſentie? Hélas! j'avois oſé douter que la Lettre du Chevalier m'eût inſtruite de ſes véritables ſentimens; j'avois quelquefois penſé qu'elle lui avoit été ou dictée par par ſon frere, ou inſpirée par la crainte de me rendre malheureuſe: mais ce que la Comteſſe me mande porte un caractere de vérité qui me déſeſpére. J'étois uniquement occupée de cette idée accablante, & je ne faiſois pas la moindre attention à la Lettre que j'avois reçue avec celle de la Comteſſe, quand le Pere .... me fut annoncé. Je courus au Parloir, ayant encore la larme à l'œil: le Pere....... me demanda avec bonté quelle étoit la cauſe de la triſteſſe où il me trouvoit. Je n'eus jamais la force de lui a-

vouer que j'avois reçu une Lettre de la Comtesse; il eût fallu la lui faire voir, & j'y trouvois des choses si humiliantes pour moi, que j'aimai mieux rejetter ma tristesse sur la tendresse de mes Compagnes qui étoient, lui dis-je, pénétrées aussi bien que moi de la douleur de notre séparation prochaine : je le rassurai cependant des craintes qu'il parut avoir que je ne fisse cette démarche qu'avec peine, & que je ne me repentisse déja du parti que j'avois pris. J'étois, hélas; bien éloignée d'avoir cette pensée; la Lettre de la Comtesse m'auroit seule déterminée à renoncer pour jamais au monde: aussi assurai-je le Pere .... que ma résolution étoit bien prise. » S'il est ainsi, Mademoi-

» selle, me dit-il, & que votre
» vocation aussi sainte que je le
» desire, puisse soutenir les épreu-
» ves où elle doit être mise, je
» bénis Dieu de ce qu'il vous a
» inspiré ce dessein, & je le prie-
» rai constamment que vous puis-
» siez l'exécuter pour sa gloire :
» tout est arrangé, continua-t-
» il de me dire; vous partirez
» dans deux jours : j'ai reçu hier
» réponse de Madame la Prieu-
» re; elle exige que vous soyez
» pensionnaire pendant un an,
» après quoi vous pourrez en-
» trer au Noviciat. Elle m'assure
» cependant que sur la connois-
» sance qu'elle prendra de vo-
» tre caractere & de vos bon-
» nes qualités, elle pourra abré-
» ger ce tems d'épreuve, & ré-
» pondre plutôt à votre impa-
tience.

„ tience. L'assurance que j'ai de
„ la douceur & de la sainteté
„ de vos mœurs, me fait espérer
„ que vous obtiendrez bientôt
„ cette grace ; mais j'exige de
„ de vous que vous m'instrui-
„ siez exactement de vos senti-
„ mens intérieurs sur le nouveau
„ genre de vie que vous vous
„ proposez d'embrasser : je veux
„ être également informé des
„ mouvemensque pourront pro-
„ duire en vous & l'attrait de
„ la grace & la tentation trop or-
„ dinaire des dégoûts & de l'en-
„ nui de la solitude. En un mot,
„ il est nécessaire que je con-
„ noisse votre ame toute entiere
„ pour être en état de ne me
„ point tromper, & de ne pas
„ vous tromper vous-même sur
„ une action aussi importante, de

» la sainteté de laquelle doit dé-
» pendre & votre bonheur en
» ce monde, & votre salut éter-
» nel.« Quoique les paroles du Pe-
re. . . . . . me fissent frémir, je ne
lui parus ni moins décidée pour
la retraite, ni moins soumise à tout
ce qu'il exigeoit de moi. Il conti-
nua donc de m'apprendre que
le surlendemain un Fourgon de
M. le Comte de Beaubourg
partiroit de grand matin avec ce
que j'y voudrois faire charger,
& que je partirois moi-même
deux heures après avec Madame
Duclos dans une voiture que le
Comte devoit aussi m'envoyer;
que j'irois dîner à Versailles, &
& que de-là je me rendrois de
bonne heure à Haute-Bruyére;
il me donna des Lettres pour la
Prieure, & me dit qu'il ne dé-

n'espéroit pas d'aller faire bientôt quelque séjour dans cette sainte Solitude; qu'il m'y reverroit avec plaisir; que la Prieure le prioit instamment de venir y donner incessamment une retraite à sa Communauté, & qu'il y seroit d'autant plus engagé, que je serois moi-même en état d'en profiter. Il me laissa enfin, après m'avoir souhaité pour mon entreprise toutes les bénédictions du Ciel: je retournai à ma chambre, moins occupée de tout ce que je venois d'apprendre que de la lettre de la Comtesse; je la pris, je la relûs, je me pénétrai de douleur; & me rappellant qu'avec cette lettre j'en avois encore reçu une autre, je la considérai de nouveau, sans pouvoir comprendre qui pouvoit me l'avoir écrite.

La curiosité me porta enfin à l'ouvrir ; mais Ciel, que devins-je en reconnoissant que cette lettre étoit d'une écriture différente de celle de l'adresse, & qu'elle étoit de la main du Chevalier de Beaubourg! Mes mains devinrent tremblantes ; ma vûë se troubla ; ces caractères, qui m'avoient été si chers, n'offroient rien que de confus à mes yeux qui se remplirent de larmes..... Quoi! se peut-il, m'écriai-je, que le Chevalier ait la dureté de me prononcer lui-même mon arrêt? Je demeuraiquelque temps dans le silence les yeux fixés sur cette Lettre, sans avoir ni la force, ni le pouvoir de la lire ; & je ne pris cet effort sur moi, qu'après m'être représenté plusieurs fois à moi-même combien

il importoit à la résolution que je voulois prendre, de me bien confirmer dans l'idée que j'avois du changement du Chevalier, en lisant un aveu si cruel écrit de sa propre main : on va juger si cette Lettre justifia mes alarmes, & l'effet qu'elle dut faire sur moi ; la voici :

» Il y a dix jours que je suis » ici, Mademoiselle, sans avoir » pû me dérober un instant pour » vous donner de mes nouvelles ; » ma Sœur & Duclos lui-même » m'ont continuellement obser- » vé : jugez de mon désespoir. » Depuis la Lettre qu'on m'a » forcé de vous écrire, je n'ai » pas douté de la colére où elle » a dû vous mettre contre moi ; » mais apprenez que c'est mon » Frere, qui par les plus horri-

» bles menaces contre vous m'y
» a obligé, & que c'est ma Sœur
» elle-même qui me l'a dictée :
» soyez sûre, ma chère Cecile,
» que je n'ai point changé de
» sentiment pour vous, & que
» je n'en changerai jamais, si
» vous n'êtes pas mariée : car
» ma Sœur & Duclos m'assû-
» rent que vous l'êtes. Je vous
» aurois fait pitié lorsqu'ils m'ont
» appris cette cruelle nouvelle,
» & sans l'amitié de mon an-
» cienne Gouvernante, j'en se-
» rois mort de douleur. C'est
» elle qui m'a rassûré, en m'ap-
» prenant qu'on ne me disoit ces
» choses, que pour me tromper ;
» c'est elle aussi qui me procure
» & le temps & le plaisir de vous
» écrire aujourd'hui: je n'ai con-
» fié qu'à elle & mes larmes & nos

» peines, & je vous assûre qu'elle
» vous aime autant que moi ; il
» faudra que vous lui adressiez
» vos Lettres, comme elle aura
» soin de mettre le dessus des
» miennes : elle s'appelle Made-
» moiselle de Boissy, au Château
» de Beaubourg en Anjou ; vous
» ferez bien aussi de faire écrire
» l'adresse par quelqu'autre, afin
» que votre écriture ne soit
» point reconnue. Mandez moi
» le plûtôt que vous pourrez, si
» vous n'êtes point mariée : car
» malgré tout ce que peut me
» dire Mademoiselle de Boissy,
» je ne puis être tranquille, que
» vous ne m'ayez rassûré vous-
» même. On a persuadé à mon
» pere, qui se porte un peu
» mieux, qu'il falloit me faire
» partir incessamment pour Mal-

» che ; mais il n'y a rien que je
» ne fasse plûtôt que d'y consen-
» tir , & dès que je sçaurai
» que vous m'aimez toujours , &
» que vous voulez bien me tenir
» ce que vous m'avez promis ,
» je trouverai bien le moyen de
» me dispenser de ce voyage.
» En un mot , ma chere Cecile,
» je choisirois plûtôt la mort ,
» que de me séparer de vous ;
» je sens trop , par l'état où je
» suis depuis que je ne vous vois
» point , combien il m'est im-
» possible de vivre loin de vous :
» je voudrois pouvoir ne vous
» quitter jamais , & vous dire
» sans cesse que je vous aime ,
» que je vous aimerai toujours ,
» & que je n'aimerai jamais que
» vous. Si je ne craignois d'être
» surpris , il y a mille choses

» que je voudrois encore vous
» dire ; mais ma chere Gouver-
» nante veut que je finisse : adieu
» donc, ma chere Cecile ; écri-
» vez-moi auplûtôt, car je meurs,
» si je n'ai pas de vos nouvelles.
» *Le Chevalier de Beaubourg.*

Cette Lettre eut beau me faire sentir que tout ce que j'avois fait depuis le départ du Chevalier étoit une imprudence de ma part, & que tous les engagemens que j'avois pris, alloient faire le tourment de ma vie ; mon cœur ne put être sensible qu'au plaisir de sçavoir le Chevalier constant : l'assûrance de ses sentimens m'ôta jusqu'à celui des peines que je m'étois préparées, par la précipitation avec laquelle j'avois pris mon parti. « Non, mon cher Che-

» valier, dis-je dans l'ivresse de
» mes sens, non, vous n'aime-
» rez point une ingrate; non,
» personne n'aura jamais de
» droits sur un cœur qui vous
» sera éternellement fidele. « Je
me livrai sans réserve à mes
transports; & je fus long-temps
sans qu'il me fût permis de ré-
fléchir sur les embarras qu'al-
loient me causer les engagemens
que je venois de prendre avec
le Pere .... & même avec
le Comte de Beaubourg; mais
le péril étoit trop instant, & le
Chevalier y étoit trop intéressé,
pour que mon esprit ne fût pas
enfin ramené à cette triste idée:
j'imaginai d'abord que mon mal
étoit sans remede. En effet, il
ne m'étoit plus possible de me
refuser à des arrangemens que

j'avois pressés moi-même, & auxquels j'avois paru souscrire avec tant de zèle : une chose me consola cependant dans la nécessité où je me trouvois d'obéir à ma nouvelle destinée ; on me donnoit un an pour éprouver ma vocation, avant de me donner le voile que je n'avois plus dessein de prendre ; une année de liberté me parut un terme plus que suffisant pour apporter de nouveaux changemens à ma fortune, & je ne pensai plus qu'à suivre en apparence les projets dans lesquels je m'étois engagée : j'y trouvai même dequoi rassûrer mon ame contre l'incertitude des événémens. „ Si „ le Chevalier, me disois-je à „ moi-même, continue à m'aimer assez pour se résoudre à

„ faire mon bonheur, je ferai
„ plus éloignée & plus à couvert
„ des perſécutions de ſa famille ;
„ & ſi je ſuis aſſez malheureuſe
„ pour qu'il ſoit capable de changer de ſentiment, la retraite
„ où je vais être, enſévelira
„ pour jamais ma liberté, ma
„ douleur & ma vie. « Je ſentois à la vérité quelque peine de la néceſſité où je me trouvois de cacher au Pere .... mes diſpoſitions préſentes ; mais, comme je n'aurois pû les lui faire connoître ſans trahir le ſecret du Chevalier, & ſans l'expoſer à la colére de ſes parens, je me déterminai d'autant plus aiſément à ce petit miſtére, que je ne devois point voir le Pere ..... avant mon départ : je ne ſongeai donc plus qu'à faire

au plutôt réponse aux deux Lettres que j'avois reçuës. Celle de la Comtesse ne m'embarassa point, comme je l'avois pensé d'abord; elle trompoit le Chevalier, je ne craignois point de la tromper à mon tour: je lui mandai donc, que n'ayant jamais eu d'autre idée que de vivre tranquille dans la retraite, & que n'ayant pû prendre de goût pour le parti qu'on m'avoit proposé, je me déterminois, par les conseils du Pere ...'....., & du consentement de Monsieur le Comte son mari, à passer mes jours dans le Couvent de Haute-Bruyére; qu'on me faisoit espérer que j'y recevrois bientôt le voile, & que je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour mériter d'être admise dans cette

sainte Communauté. Je la suppliois enfin de me continuer, dans le nouveau genre de vie que j'étois, lui disois-je, sur le point d'embrasser, les mêmes bontés dont elle m'avoit toujours honorée, & dont je l'assûrois que je conserverois sans cesse une reconnoissance égale à mon respect. J'affectai de ne lui pas dire un mot du Chevalier. La réponse que j'avois à faire à celui-ci, étoit tout à la fois & plus intéressante & plus épineuse : je voulois qu'il m'aimât toujours ; mais je ne voulois pas qu'il manquât à ce qu'il devoit à ses parens & à lui-même : quelque cher qu'il me fût, je n'aurois pas acheté le bonheur d'être à lui par un éclat qui eût pû nuire à son honneur,

à sa vertu, ou au repos de sa Famille. Ce fut dans cet esprit que j'eus la force de lui écrire, & de lui mander que ma sincére tendresse pour lui exigeoit surtout, comme la seule preuve de la sienne à laquelle je pusse être sensible, une exacte & entiere soumission aux ordres de son Pere & de sa chere Sœur, en tout ce qui ne pourroit point engager pour jamais sa liberté; que c'étoit ainsi que j'étois résolue de me comporter moi-même; que j'allois obéir à ce que les circonstances où nous nous trouvions, exigeoient de moi; que je me retirois au Couvent de Haute-Bruyére, où je consentois de recevoir de ses nouvelles; que j'y conserverois chérement son souvenir & ma

liberté, tant qu'il me feroit permis d'efpérer d'être un jour unie légitimement avec lui; que fi j'avois le malheur de ne pouvoir être à lui, je ferois à Dieu pour toute ma vie: je l'exhortai plus d'une fois dans cette Lettre à fe foumettre à la volonté de fes parens; je lui confeillai même d'aller à Malthe, s'il ne pouvoit s'en difpenfer fans leur déplaire, l'affûrant que ni le temps ni l'abfence n'étoient capables de changer mon cœur, & que fi quelque chofe pouvoit me forcer à renoncer pour jamais au monde, ce feroit d'apprendre qu'il eût réfifté à la volonté d'un Pere & d'une Sœur également refpectables pour lui & pour moi; que le moment où je croirois être la caufe de

leur indignation pour lui, ſeroit celui de mon arrêt, & que je m'y ſoumettrois d'autant plus volontiers, que je le croirois alors moins digne de ma tendreſſe. Je ne lui cachai point les inquiétudes que m'avoit cauſées la Lettre qu'il m'avoit écrite la veille de ſon départ, ni le plaiſir que j'avois reçu de la derniere; je lui avouai le beſoin que mon cœur avoit eu d'un pareil ſecours; & je finis en le conjurant de m'aimer toujours auſſi ſincérement que je l'aimois moi-même. J'ajoutai à cette Lettre des complimens pour Mlle. de Boiſſi; je lui demandai ſon amitié, & je lui recommandai ſurtout de donner au Chevalier des conſeils dignes de lui, ſans avoir égard aux intérêts d'une perſon-

ne, qui ne se croyoit pas assez heureusement née pour jouir jamais du bonheur qu'on lui faisoit espérer.

Ces deux Lettres écrites, je priai une de mes compagnes de mettre l'adresse à Mademoiselle de Boissy sur celle que j'écrivois au Chevalier, & je les fis partir sur le champ : j'employai le reste du jour & le lendemain avec bien plus de tranquillité à faire mes adieux, & à finir ce qui me restoit à arranger pour mon départ. Tandis que j'étois occupée de ces petits soins, je pensai que j'avois sur moi la Lettre du Chevalier, & qu'il étoit plus à propos de la renfermer ; j'ouvris à ce dessein le coffre que le Commandeur m'avoit donné, & j'y mettois cette Lettre avec

te que j'avois au monde & de plus cher & de plus précieux, quand je fus frappée d'une idée, que j'aurois prise pour un pré-sentiment, si j'avois pû prévoir ce qui devoit m'arriver. Je me sentis effrayée comme une jeune personne qui n'étoit jamais sortie de Paris, & qui avoit entendu faire cent histoires de vols & des dangers qu'on court en voyage : je craignis d'exposer ce que j'appellois communément mon trésor ; j'en tirai seulement les Lettres que j'avois pour Haute-Bruyére, & quelqu'argent qui pouvoit m'être nécessaire, & je pris sur le champ le parti d'envoyer ce dépôt au Pere .... le priant par un billet, de vouloir bien me le garder jusqu'à ce qu'il vint lui-

même à l'Abbaye, comme il me l'avoit fait espérer dans sa derniere visite. La Touriére que j'avois chargée de cette commission, me rapporta une réponse du Pére........ qui étoit une espèce de sûreté qu'il avoit jugé à propos de m'envoyer, & par laquelle il me souhaitoit encore toutes sortes de bénédictions sur mon entreprise. Le lendemain, dès la pointe du jour, on vint, comme il me l'avoit promis, enlever mes meubles; Madame Duclos les fit elle-même partir, & nous montâmes ensemble dans la voiture qui nous étoit destinée. Il n'étoit tout au plus qu'onze heures, lorsque nous arrivâmes à Versailles; nous devions nous y arrêter pour diner: la curiosité me

fit demander moi-même à Madame Duclos, si nous ne pourrions pas profiter du temps que nous avions à y rester, pour voir un lieu si rempli de merveilles; elle y consentit. Nous allâmes d'abord à la Chapelle; la Messe du Roi n'étoit pas finie, & j'entendis assez du motet qu'on y chantoit, pour me faire regretter de ne l'avoir pas entendu tout entier: nous allâmes de-là aux appartemens; qu'on juge de l'étonnement où je devois être, Versailles me parut un pays d'enchantemens: nous remîmes à voir les jardins après notre diner, & les gens nous ayant assuré qu'il ne nous falloit que deux petites heures pour nous rendre à Haute-Bruyére, nous nous embarquâmes avec

confiance dans une promenade qui devoit être assez longue, puisque je ne me lassois point d'admirer en particulier toutes les parties de ces jardins, les plus beaux de l'Univers. Il y avoit plus d'une heure que nous nous promenions, & nous avions déja visité une partie des Bosquets, lorsqu'en traversant une allée, je crus appercevoir Monsieur le Comte de Beaubourg; je fus saisie à cette vûe: je le fis remarquer à Madame Duclos; mais elle crut, ou voulut me faire croire, que je m'étois trompée. J'eus pourtant lieu de penser qu'elle étoit de bonne foi; mais je n'en croyois pas ma remarque moins sûre, & je n'en étois pas moins effrayée du danger d'une pareille ren-

contre. Madame Duclos, loin de s'oppoſer à mes craintes, applaudit au deſſein que je pris de retourner ſur le champ à notre auberge; elle me fit même prendre des chemins détournés pour pouvoir nous y rendre ſans paſſer par le Château, comme il étoit naturel que nous le fiſſions. En arrivant à l'hôtellerie, mon ſoupçon ſur le Comte que j'avois apperçu ne ſe trouva que trop bien fondé: nous ne trouvâmes point ſes gens, & la Maîtreſſe nous apprit qu'il étoit venu un homme bien mis leur parler; qu'il avoit demandé où j'étois; qu'après s'être entretenu quelque temps avec eux, il étoit allé du côté du Château, & que ſes domeſtiques étoient ſortis de l'auberge un inſtant

après lui. Ces nouvelles me causérent les plus vives inquiétudes : Madame Duclos fit en vain tous ses efforts pour les calmer; je ne voulois pas rester un instant dans cette maison; je voulois, à quelque prix que ce fût, en sortir sans sçavoir où aller ni quel parti prendre : l'hôtesse, qui fut témoin de mon émotion & de mes larmes, s'empressa elle-même de me consoler. Comme elle avoit assez compris par mes discours que je craignois quelques violences de la part du Comte qu'elle m'avoit entendu nommer, elle chercha à me tranquilliser, en m'assûrant que j'étois chez elle en sûreté. » Oui, Madame, lui dis-» je, je sens trop que je ne dois » plus me fier qu'à vous; j'accepte

» cepte les ſecours que vous
» m'offrez ſi généreuſement, &
» je vous prie de prendre pitié
» d'une jeune fille perſécutée
» & trahie par tout le monde. «
Madame Duclos ſentit tout ce que ce diſcours avoit d'injurieux pour elle, & j'avoue que je ne pouvois m'empêcher de la ſoupçonner d'être peut-être d'intelligence avec le Comte; tout devoit m'être ſuſpect dans la circonſtance où je me trouvois. Elle s'en offenſa d'abord avec aigreur, elle me reprocha mon ingratitude; puis s'abandonnant elle-même à ſes larmes, elle me repréſenta avec plus de douceur tout ce qu'elle avoit fait pour moi, & les ſages conſeils qu'e le m'avoit toujours donnés. .....
» Ah! ma fille, me dit-elle enfin,

» car j'ose encore vous nommer
» ainsi, avez-vous pû me croire
» capable de me démentir en
» un instant des préceptes d'hon-
» neur & de religion que j'ai
» sans cesse tâché de vous don-
» ner? Mes soupçons céderent en
ce moment à ma tendresse &
à ma reconnoissance; je tom-
bai aux genoux de Madame
Duclos pour lui faire excuse:
l'hôtesse, qui fut présente à ce
spectacle, en fut attendrie; elle
voulut sçavoir & nos desseins
& nos craintes. Nous l'infor-
mâmes de tout, & surtout du
dessein que j'avois de me ren-
dre le jour même au Couvent
de Haute-Bruyére; je lui mar-
quai la répugnance que j'avois
à me servir de l'équipage du
Comte, ne pouvant douter qu'il

ne fût venu à Versailles pour me dresser quelque piége. » Ne » soyez point en peine, me dit » mon hôtesse, je crois que je » pourrai faire votre affaire. Il » vient d'arriver chez moi une » chaise de poste de Monsieur » d'Armenonville, qui a ramené » ici un Seigneur de la Cour, » & qui s'en retourne à vuide à » Rambouillet; en donnant quel-» que chose au Postillon, il ne » refusera pas de vous descen-» dre à Haute-Bruyére, qui n'est » qu'à deux cens pas du grand » chemin; je vais, si vous le ju-» gez à propos, parler à celui qui » la mene. Ah! Madame, que » vous m'obligerez, lui répondis-je, sans y faire plus d'attention. Pendant qu'elle étoit allée faire cette commission, je restai seule

avec Madame Duclos; je tâchai par mes caresses de lui faire oublier l'injure que j'avois faite à la droiture de son cœur. Lorsqu'elle fut tout-à-fait appaisée, elle me fit sentir que j'avois pris mon parti bien vivement sur la voiture qu'on m'avoit offerte : premiérement, me dit-elle, je ne pourrai pas sans doute y être avec vous ; &, quand on nous y souffriroit toutes deux, comment pourrois-je revenir ici de Haute-Bruyére pour y reprendre l'équipage du Comte ? Cette réflexion m'embarrassa beaucoup : » cependant, » lui dis-je, après y avoir un » peu rêvé, ne seroit-ce point » un moyen de cacher mon dé» part au Comte ? ne pourrions» nous pas faire acroire à ses

» gens que je suis indisposée, &
» que je ne pourrai partir que
» demain ? comme ils vous ver-
» roient ici, ils ne prendroient
» aucun soupçon que je fusse en
» effet partie, & j'échaperois
» peut-être par ce moyen aux
» embûches qu'on peut me ten-
» dre. « Madame Duclos applaudit à mon idée; l'hôtesse vint dans ce moment nous apprendre que le Postillon de Monsieur d'Armenonville étoit plein de bonne volonté, mais qu'il ne pourroit partir qu'après que ses chevaux se seroient reposés deux bonnes heures. Tandis que nous étions dans cette conversation avec l'hôtesse, les gens du Comte revinrent à l'auberge; par malheur l'un d'eux étoit de la connoissance du Postillon qui devoit

me conduire, & ils étoient à boire ensemble, quand l'hôtesse descendit pour recommander la discrétion à mon conducteur. Ce fut elle qui m'apprit cette circonstance, en venant m'assûrer cependant qu'elle croyoit avoir prévenu ce garçon assez tôt; mais le mal étoit déja fait sans doute, & ce qui m'arriva quelques heures après ne sçut que trop bien m'en convaincre. J'attendis le moment de mon départ avec impatience, & je n'employai près d'une heure & demie qu'il me fallut attendre, qu'à accabler de mes caresses la pauvre Madame Duclos, qui étoit extrêmement touchée de notre séparation; l'hôtesse, qui ne nous quitta presque point, étoit elle-même sensible à nos larmes.

Lorsqu'arriva enfin le moment de nous quitter, elle s'employa de son mieux pour me cacher aux yeux des gens qui auroient pû m'observer. Madame Duclos qui avoit déja prévenu ceux du Comte que je ne partirois que le lendemain, descendit avant moi pour les amuser, tandis que je montois en chaise. Je le fis enfin fort heureusement, & je sortis de Versailles avec une violente agitation que me causoit la joie de m'éloigner d'un lieu, où je pensois que le Comte de Beaubourg cherchoit à m'arrêter & à me surprendre.

Nous étions à la fin du mois d'Octobre, & le Soleil étoit couché avant que nous sortissions du parc de Versailles; un petit accident qui arriva aux harnois

des chevaux, obligea mon conducteur de s'arrêter à Trapes : tandis qu'il le faisoit réparer, j'entendis qu'on disoit à mon Postillon, qu'il y avoit environ une demi-heure qu'il avoit passé quelques gens qui s'étoient informés si l'on n'avoit point vû passer la chaise de Monsieur d'Armenonville : à quoi il répondit à sa façon, que ces gens-là étoient bien curieux & bien pressés, qu'il avoit bien fallu qu'il fît rafraîchir ses chevaux. Ces discours ne me firent aucune impression ; je n'avois d'autre inquiétude que la crainte d'arriver un peu tard à mon Couvent : car la nuit s'avançoit toujours ; mais enfin ce bon garçon me tranquillisa, en m'assûrant que nous n'en étions

pas fort éloignés. Nous reprîmes donc la route de Haute-Bruyére. Mais nous avions fait à peine un quart de lieue, lorsqu'entre une espéce d'avenue & l'extrémité d'un bois, trois hommes que j'entrevis dans l'obscurité se jetterent à la tête de nos chevaux. L'un d'eux, l'épée à la main, força le Postillon de s'arrêter; je me crus perdue, & ne doutant point que ce ne fussent des voleurs, je me hâtai de leur offrir dix ou douze Louis que j'avois sur moi: mais que devins-je, grands Dieux! lorsque celui que j'avois remarqué l'épée à la main, s'approchant de la chaise pour l'ouvrir & m'en faire descendre, me dit que ce n'étoit point à mon argent qu'on en vouloit, & que

j'étois bien hardie de me faire ainsi enlever à l'insçû des personnes qui devoient répondre de moi ? A cette voix qui ne me laissa pas méconnoître un instant le Comte de Beaubourg, je demeurai si interdite, que je n'eus pas la force de m'exprimer autrement que par mes cris. Cependant on ouvroit la chaise, on m'en arrachoit avec violence ; j'avois beau implorer le secours du Ciel & celui de mon conducteur, ce malheureux, aussi interdit que moi, se contentoit de s'excuser sur son ignorance, protestant en vain que je l'avois prié de me conduire à Haute-Bruyére. Le Comte fut sans pitié pour mes cris, & sans attention pour ses excuses. Après m'avoir tirée à

force de la chaise, & m'avoir laissée étendue sur la terre & presque sans connoissance à la garde d'un de ses domestiques, il congédia le malheureux Postillon, en l'accablant des noms les plus injurieux. Celui-ci se crut trop heureux d'échapper au danger qu'il avoit craint, & disparut comme un éclair. Alors le Comte revint à moi : il affecta plus de sang froid ; il feignit d'avoir de grands reproches à me faire d'avoir ainsi voulu me soustraire à la personne qu'il avoit chargée de ma conduite : il me dit qu'il ne doutoit point que je ne l'eusse trompée par quelque artifice, & que cette chaise étoit sans doute apostée pour me conduire en Anjou auprès du Chevalier son frère

qu'il sçavoit mes desseins, & qu'il étoit bien résolu d'y mettre ordre. J'étois peu en état de répondre à ces choses qu'il n'imaginoit que pour m'intimider: je n'eus de force qe pour l'assurer de mon innocence; mais, sans vouloir m'entendre, il ordonna qu'on me fît relever, & qu'on me conduisît à la Commanderie qui étoit voisine du grand chemin. J'étois si tremblante, qu'il m'étoit impossible de me soûtenir: il eut la dureté de dire à ses gens de m'y traîner; j'opposai de nouveau ce qui me restoit de force. & mes cris à cette nouvelle violence: l'aveugle passion du Comte le rendit cruel jusqu'à me faire les plus horribles menaces; & je désespérois d'échapper à sa fu-

reur, lorſque j'entendis un bruit aſſez conſidérable de chevaux qui ſembloient venir à toute bride du côté par où ma chaiſe étoit partie. L'eſpoir de quelque ſecours que ce pût être m'étoit trop précieux pour le négliger; je réunis toutes mes forces pour crier à l'aide, & pour tâcher d'échapper à mes indignes perſécuteurs: je vis arriver dans l'inſtant cinq hommes à cheval, qui crierent en s'approchant, qu'ils nous arrêtoient de la part du Roi. Tandis que le Comte s'avançoit, & demandoit de parler au Commandant, car c'étoit une brigade de la Maréchauſſée, mes lâches gardiens s'éloignerent, & je vis deux des gardes s'approcher de moi. Je ne ſçais ce que le Comte dit au

chef de cette troupe ; pour moi je me hâtai d'apprendre toute la vérité de mon avanture aux deux hommes qui s'étoient emparés de moi : l'un d'eux me parut être touché de mon sort & me plaindre ; mais, après un entretien assez long du Comte avec le Commandant, celui-ci m'ordonna de monter derrière un de ses Cavaliers, & leur commanda de marcher à la Commanderie de Ville-Dieu, qui n'étoit éloignée que d'une portée de fusil du lieu où ils nous avoient trouvés. Je me fis placer sur le cheval de celui qui m'avoit paru le plus sensible à mon infortune : il m'assûra qu'il ne me seroit fait aucune violence, & qu'il alloit engager son Capitaine à veiller toute la nuit à

ma ſûreté, en l'inſtruiſant des choſes que je lui avois appriſes. Nous arrivâmes dans cet équipage dans une grande maiſon, dans laquelle nous trouvames un fermier avec ſa femme & ſes enfans, parmi leſquels il y avoit une fille d'environ vingt ans; ce fut dans la chambre de cette fille qu'on me conduiſit. J'y reſtai ſeule quelque temps, n'ayant pour compagnie que mes larmes & ma douleur. Le Comte vint enfin m'y trouver; je fis de nouveau des cris aigus en le voyant paroître; mais ſur le champ il les interrompit, en me diſant qu'il n'étoit en ce moment question ni de pleurer ni de me plaindre; que j'avois tout à craindre, ſi je n'écoutois tranquillement ce qu'il avoit à m-

dire. Je ne voulois rien entendre de sa part, & je faisois même tous mes efforts pour sortir de la chambre où je me trouvois avec lui, lorsque je le vis se jetter à mes genoux. » Mademoiselle, me dit-il en cette » posture, je suis au désespoir » de tout ce qui vient d'arri» ver ; mais vous êtes perdue si » vous ne m'écoutez. Vous m'a» vez inspiré la plus violente pas» sion que j'aye jamais sentie ; » j'ai tâché de vous la rendre » agréable par des offres qui au» roient touché tout autre cœur » que le vôtre : tant que je vous » ai cru insensible pour tout le » monde, votre indifférence n'a » point troublé ma raison ; mais » je vous avoue que la fureur » s'est emparée de moi, au mo-

» ment que j'ai appris que vous
» aimiez le Chevalier de Beau-
» bourg mon frere, & que c'é-
» toit d'accord avec lui que vous
» refusiez un établissement dont
» je m'étois flatté que vous
» me sçauriez quelque gré. Voi-
» là, ma chere Cecile, car,
» malgré l'horreur que vous a-
» vez de moi, vous m'êtes tou-
» jours chere, voilà la source
» de tous les excès dont vous
» croyez avoir lieu de vous
» plaindre: mon amour, mais un
» amour le plus passionné qui
» fût jamais, doit être mon ex-
» cuse; apprenez donc enfin
» tout ce qu'il m'avoit fait en-
» treprendre, continua-t-il en
» se relevant: j'ai paru consen-
» tir à la retraite que vous mé-
» ditiez, & je ne m'étois char-

» gé du soin de vous y faire
» conduire, que dans le dessein
» de vous faire arriver dans
» cette Commanderie même où
» vous vous trouvez. C'est ici que
» mes gens avoient ordre de se
» rendre : j'ai voulu que la Du-
» clos vous accompagnât pour
» vous ôter tout soupçon ; je
» savois le moyen de la renvoyer
» sur l'heure à Versailles, sous
» le prétexte de vous conduire
» moi-même à votre Couvent,
» & j'espérois enfin de vous trom-
» per vous-même, en vous ra-
» menant la nuit à Paris dans
» une maison sûre où j'ai fait
» porter vos meubles ; n'espé-
» rez pas de les trouver à Hau-
» te-Bruyére, comme vous l'a-
» vez crû ; ils ne sont point sor-
» tis de Paris : j'ai été averti par

» un de mes gens du parti que
» vous avez pris à Versailles
» de vous servir de la chaise
» dans laquelle je viens de vous
» surprendre. Sans doute que
» l'un d'eux m'avoit trahi, &
» vous avoit appris mon des-
» sein : j'allois partir de Versail-
» les, pour venir ici vous at-
» tendre, lorsqu'on est venu en
» hâte m'apprendre votre chan-
» gement de voiture; vous voyez
» ce qu'il a produit : vous m'a-
» vez par-là réduit à la violen-
» ce, quoique j'eusse résolu de
» n'en exercer aucune contre
» vous; mais enfin, ma chere
» Cecile, le mal est fait, &
» il est maintenant question d'y
» apporter un prompt remede.
» Quoique j'aye pû dire aux
» gens entre les mains desquels

» vous êtes tombée, ils sont
» persuadés que vous êtes u-
» ne jeune personne ou écha-
» pée, ou enlevée du sein de
» sa famille; ils prétendent s'as-
» sûrer de vous, & vous con-
» duire peut-être dans quelque
» prison, jusqu'à ce que votre
» avanture soit éclaircie......
» Moi, Monsieur, m'écriai-je,
» me conduire en prison! &
» quel mal ai-je donc fait? Eh!
» de grace, ne m'interrompez
» point, continua le Comte;
» vous êtes la maîtresse d'évi-
» ter cet indigne traitement;
» vous n'avez besoin pour cela
» que de déclarer au Comman-
» dant de la Brigade, que la
» frayeur vous ayant empêché
» de me reconnoître, vous a-
» vez crû être attaquée par des

» voleurs, & que vous consen-
» tez à remettre vôtre destinée
» entre mes mains; c'est notre
» intelligence seule qui peut
» vous sauver d'une pareille a-
» vanture: pensez-y, Cecile,
» & vous déterminez sans plus
» attendre; le temps presse, &
» si vous ne donnez prompte-
» ment à ces gens-ci des mar-
» ques apparentes de l'accord
» qui doit être entre nous, je
» ne serai peut-être plus le maî-
» tre de vous sauver l'infamie
» d'être arrêtée. «

Il attendoit avec impatience une réponse que ma douleur, mon embarras & ma confusion ne me permettoient pas de faire si légérement, & il alloit continuer à me presser encore, quand le Commandant de la

» re ; mais, au nom de Dieu,
» Monsieur, ne croyez rien de
» tout le reste. Il est vrai que de-
» puis la mort de Monsieur le
» Commandeur de Beaubourg son
» oncle, il n'a cessé de me per-
» sécuter, quoique je fusse dans
» le Couvent des Feuillantines où
» j'ai passé environ six mois; c'est
» pour éviter cette persécution,
» & dans le dessein de me faire
» religieuse, que j'ai demandé
» d'être conduite dans le Cou-
» vent où j'allois me rendre,
» & mon bonheur veut que j'aye
» sur moi la preuve de ces vé-
» rités. « Je lui remis en même
temps les Lettres que j'avois du
Pere ...., pour la Prieure,
& celle d'une Dame Feuillanti-
ne pour une Religieuse de la
Maison ; je lui dis qu'il pouvoit
les

les ouvrir & les lire: je continuai à l'inſtruire de ce qui s'étoit paſſé à Verſailles, de la peur que m'avoit cauſée la rencontre du Comte, & du parti que j'avois crû devoir prendre pour lui cacher ma retraite, en me ſervant d'une chaiſe que le haſard avoit fait rencontrer dans mon auberge. Le Commandant, après avoir écouté avec attention tout ce que j'avois à lui dire, me répondit enfin: » Je » vois, Mademoiſelle, que vous » me dites la vérité, & que M. » le Comte de Beaubourg eſt » coupable & m'en impoſe: le » rapport du Poſtillon que j'ai » rencontré, & qui m'a lui-même » inſtruit que vous veniez d'ê» tre attaquée, eſt conforme à » ce que vous venez de m'ap-

» prendre ; il m'a même remis » un ſac qu'il m'a dit vous ap» partenir,& qui étoit reſté dans » ſa voiture : n'en ſoyez point » inquiéte ; un de mes gens l'a » en garde, & il vous ſera re» mis : j'en ai fait partir un au» tre pour aller à toutes jambes » à Verſailles, & en faire ve» nir la femme & l'équipage » que vous y avez laiſſés ; & » quant à Monſieur le Comte » de Beaubourg, vous en ſe» rez vengée, & cette avanture » lui coûtera cher.

Cette menace me fit trembler pour le Comte : je me jettai aux genoux du Commandant pour le ſupplier qu'il ne lui arrivât rien de funeſte ; je lui dis que, devant tout à ſa famille, je ne me conſolerois

jamais d'avoir été la cause du plus léger malheur qui pût lui arriver ; qu'il suffisoit, pour réparation du tort qu'il vouloit me faire, qu'il approuvât enfin que je fusse conduite à mon Couvent sous l'escorte que je priois le Commandant de vouloir bien me faire ; je m'offris d'y aller à pied, s'il le falloit : il me répondit qu'il étoit trop tard pour espérer de pouvoir y entrer à l'heure qu'il étoit ; qu'il falloit me déterminer à passer la nuit à la Commanderie ; qu'il alloit faire venir la fille du fermier pour me tenir compagnie, & prendre soin de me faire donner tout ce qui pourroit m'être nécessaire ; que je ne fusse inquiéte de rien ; que le Comte seroit exactement ob-

ſervé & gardé juſqu'au lendemain ; que pour ce qui regardoit la peine qu'il avoit méritée, il vouloit bien ſe relâcher en ma faveur de la ſévérité de ſes ordres ; mais qu'il vouloit que le Comte eût au moins la peur du châtiment qu'il avoit mérité, & qu'il ſçût que c'étoit à moi qu'il avoit l'obligation d'être tiré d'une affaire auſſi criminelle & auſſi dangereuſe : il me pria enfin de trouver bon qu'il gardât les Lettres que je lui avois remiſes ; il m'aſſura qu'il ne les ouvriroit point, & qu'il me les rendroit avant mon départ. Il appella enſuite la fille dont il m'avoit parlé, lui ordonna de ne me point quitter, & de me rendre tous les ſervices dont je pourrois avoir beſoin,

Cette bonne fille s'y prêta avec tout le zèle possible : je supprime tous les détails inutiles de cette soirée, qui malgré les attentions de ma compagne, me parut d'une longueur extrême; j'étois trop agitée, pour pouvoir prendre aucun repos : aussi refusai-je constamment de me mettre au lit, quoiqu'on eût préparé pour moi celui de la fille de la maison. Je passai plus de quatre heures à m'entretenir avec elle de mon avanture, & à lui prouver mon innocence que le Comte n'avoit pas épargnée : elle m'apprit de son côté, que le Comte étoit gardé à vûe dans une chambre ; & que ses deux domestiques l'étoient aussi. Tout étoit dans un profond silence, quand vers

le milieu de la nuit nous entendîmes arriver une voiture ; je ne doutai point que ce ne fût Madame Duclos, & je ne me trompois pas. Le Garde qui l'avoit accompagnée, & qui étoit le même à qui je m'étois confiée, la conduisit sur le champ à ma chambre : l'effroi étoit encore peint sur son visage ; sa douleur & ses larmes la justifierent assez dans mon esprit. Comme ce Cavalier avoit eu, à ce qu'il me dit, des défenses expresses de l'instruire de rien, elle ignoroit ce qui m'étoit arrivé, & il n'y avoit rien de cruel & de sinistre que son imagination, me disoit-elle, ne lui eût représenté : elle s'étoit vûe arrêtée au moment qu'elle alloit se mettre au lit ; on l'avoit obligée de

monter en carosse sans savoir où on devoit la conduire ; elle me trouvoit enfin dans une maison inconnue : elle me pressoit par mille questions & par les plus tendres caresses d'éclairer non sa curiosité, mais ses inquiétudes & ses soupçons. J'étois si attendrie par l'air de vérité, d'innocence & de tendresse qui accompagnoit ses discours & ses embrassemens, que mes larmes m'ôtoient la liberté de lui répondre ; je l'instruisis enfin de tout en présence du Garde qui avoit été témoin de mon avanture : il s'excusa de sa discrétion sur les ordres qu'il avoit reçus, & certifia à Madame Duclos tout ce que je venois de lui dire ; elle ne répondit plus que par des soupirs & des exclama-

tions ; elle s'écrioit à tout moment : Ah ! Monsieur le Comte, est-il bien possible ? Le Commandant vint nous surprendre dans cet entretien : il interrogea Madame Duclos en ma présence ; elle lui confirma la vérité des choses que je lui avois dites, & l'assûra que le Comte ne lui avoit rien communiqué de ses odieux projets. Il lui demanda si elle soûtiendroit les mêmes dépositions en présence du Comte ; elle le lui promit : il lui conseilla ensuite de rester près de moi, & de m'engager à prendre quelque repos jusqu'au jour, & retourna apparemment à l'appartement où il tenoit le Comte. Madame Duclos m'obligea à me jetter au moins sur le lit ; elle y resta au-

près de moi, & nous passâmes ainsi le reste de cette cruelle nuit. Madame Duclos ne cessa de me donner mille marques de sa tendresse, qui rétablirent peu à peu la tranquillité de mon ame. Le jour nous surprit dans cet état; & dès que le Commandant se fut fait informer si j'étois visible & disposée à partir, il amena chez moi le Comte, qui me parut si défait & si confus, que son état me fit pitié: je voulus me jetter à ses genoux pour lui demander pardon d'avoir été la cause innocente de tout ce qui s'étoit passé; le Commandant me releva, & me dit qu'il n'étoit pas question de faire des excuses à quelqu'un qui me devoit bien d'autres réparations: il m'imposa

même ſilence, & obligea Madame Duclos à déclarer en préſence du Comte ce qu'elle lui avoit déja déclaré; la confuſion du Comte en augmenta encore. » Eh bien, Mademoiſelle,
» s'écria-t-il ſans pouvoir retenir
» ſes larmes, vous avez voulu
» me perdre, & vous y avez
» réuſſi. « Je fus ſi pénétrée, qu'il me fut impoſſible de répondre; le Commandant prit la parole & lui dit: » Monſieur,
» c'eſt à Mademoiſelle à ſe plain-
» dre de vos excès; vous avez
» fait une action indigne d'un
» homme comme vous, & mal-
» gré votre rang & votre naiſ-
» ſance, je vous en aurois fait
» punir avec toute la ſévérité
» que méritoit un crime comme
» le vôtre. C'eſt uniquement à

» la priére de Mademoiselle que
» je consens que cette affaire
» demeure assoupie; elle me l'a
» demandé en grace, & je n'ai
» pû me résoudre à la refuser;
» c'est à sa seule considération
» que j'oublie en ce moment le
» devoir de ma charge: rendez-
» vous digne de cette faveur,
» Monsieur, en reprenant désor-
» mais les sentimens qui con-
» viennent à un homme de vo-
» tre condition. « .... S'a-
dressant ensuite à moi, il me
rendit les Lettres que je lui a-
vois confiées, & me dit que
nous pouvions partir pour Hau-
te-Bruyére Madame Duclos &
moi; qu'il nous y accompagne-
roit lui-même, & que je ne crai-
gnisse rien: » Pour vous, Mon-
» sieur le Comte, continua-t-il,

» vous trouverez bon de reſter
» ici juſqu'à mon retour. « Le Comte le ſupplia de permettre qu'il m'entretint un moment en particulier en préſence de Madame Duclos : celle-ci m'obligea d'y conſentir ; le Commandant ſe retira, & nous reſtames avec le Comte. A peine fût-il ſeul avec nous, qu'affectant un air tranquille, & ſe faiſant effort pour montrer une gayeté contrainte & une fauſſe ſécurité :
» Voilà, me dit-il, une plaiſan-
» terie qui a été traitée d'une
» façon plus ſérieuſe qu'elle n'eût
» dû l'être : mes intentions n'é-
» toient pas telles que vous les
» avez jugées, ma pauvre Ce-
» cile, & vous m'auriez remer-
» cié un jour de m'être oppo-
» ſé à la ſotte démarche que vous

» allez faire ; mais votre enfan-
» ce ne vous a pas permis de
» ſentir les avantages de ce que
» je vouloſs faire pour vous :
» j'en ſuis fâché, & je ſuis ſûr
» que vous regretterez plus d'u-
» ne fois dans les ennuis de vo-
» tre retraite, de n'avoir pas
» ſuivi mes conſeils. Au reſte,
» je ne ſuis pas ſi mécontent de
» cette avanture, puiſqu'elle m'a
» fait connoître la bonté de vo-
» tre cœur ; j'eſpére que vous
» ne la démentirez point, & que
» vous aurez aſſez de diſcré-
» tion, pour laiſſer ignorer tout
» ceci aux gens qui ne doivent
» pas en être inſtruits : vous ſen-
» tez bien, Cecile, de qui je
» prétens vous parler ; ma fem-
» me & mon frere n'ont aucun
» beſoin d'une pareille confiden-

» ce, & vous perdriez pour
» jamais l'eſtime que j'ai pour
» vous, ſi vous oſiez la leur
» faire. « Je l'aſſûrai, toute tremblante que j'étois encore, que jamais perſonne n'auroit par moi la connoiſſance de ce qui venoit de ſe paſſer, & que je n'entretiendrois Madame la Comteſſe & tout le monde que des bontés qu'il avoit eûes, & qu'il vouloit bien encore avoir pour moi.
» C'eſt aſſez, continua-t-il, ma
» chere Cecile; je ſuis content
» de vous, vous pouvez partir:
» vous aurez demain vos petits
» meubles; ſi vous imaginez a-
» voir beſoin de quelques autres
» choſes pour votre commodi-
» té ou pour votre amuſement
» dans le lieu où vous allez, diſ-
» poſez de ma bourſe & de tout

» ce qui m'appartient. « Je le remerciai ; il s'approcha de moi d'un air timide & embaraſſé : » C'en eſt donc fait, ma chere » Cecile, me dit-il ; il faut que » je me ſépare de vous, & peut- » être pour jamais. « Il ne put prononcer ces mots ſans laiſſer échaper quelques larmes ; j'en répandis moi-même, & je n'eus pas la force de lui répondre. Nous nous ſéparames enfin, & le Commandant nous fit partir ſur l'heure : il voulut nous conduire lui-même avec deux de ſes gens ; il ne jugea pourtant pas à propos de nous eſcorter juſqu'au Monaſtére, de peur de donner à ſoupçonner quelque choſe de notre avanture : il ſe contenta de nous obſerver de loin. Lorſqu'il nous quitta, je

voulus lui présenter deux Loüis, pour reconnoître les peines qu'il s'étoit données & les services qu'il m'avoit rendus ; je fus surprise & de son désintéressement, & de sa politesse : il me dit que le Comte étoit fait pour payer à ses Cavaliers les peines qu'ils avoient prises ; qu'il auroit soin qu'ils en fussent satisfaits ; que pour lui il se tenoit trop récompensé par le plaisir de m'avoir servie. Ainsi finit cette triste avanture: nous arrivames un moment après à Haute-Bruyére Madame Duclos & moi, en bénissant cent fois le Ciel des secours qu'il avoit permis que j'eusse rencontrés dans les dangereuses circonstances où je venois de me trouver.

Notre arrivée à Haute-Bruyé-

re répandit une joie universelle dans toute la Maison: on me dit, en me conduisant au Parloir de la Prieure, qu'on nous avoit attendues fort tard la veille, & qu'on avoit eu de grandes inquiétudes qu'il ne nous fût arrivé quelqu'accident en chemin. La Prieure nous répéta les mêmes choses, & je vis par la maniére obligeante dont elle me reçut, quel étoit sur l'esprit de cette Dame le crédit du Pere ..... Je lui remis la Lettre qu'il m'avoit donnée pour elle; elle se dispensa de la lire en ma présence, me protestant que je n'avois besoin d'aucune autre recommandation que de celle que je portois avec moi: elle me présenta ensuite à toute sa Communauté qui venoit en foule à son Par-

loir sous mille différents prétextes. On me pardonnera de passer légérement sur les suites de ma réception ; je remarquai, & je l'ai éprouvé moi-même pendant le temps que j'ai demeuré dans cette Maison, que le plus petit événement étranger à la vie commune est une fête pour les personnes retirées, & dont le train de vie est toujours le même. J'y fus donc introduite, tandis que Madame Duclos reprenoit le chemin de Paris ; nous nous étions quittées avec mille marques de tendresse : j'étois à peine entrée dans la clôture, que j'y fus, je puis dire, persécutée de caresses & de questions. Comme mon lit & mes meubles n'étoient point encore arrivés, la Prieure eut la bonté de m'en donner un

dans son appartement : elle me recommanda elle même à une Sœur converse pour laquelle elle me parut avoir beaucoup de considération. C'est une circonstance que je ne dois pas oublier, puisque la connoissance & l'amitié de cette chere Sœur ont fait le bonheur de ma vie : qu'il me soit donc permis de la peindre ici telle qu'elle me parut dans le premier moment où j'éprouvai la tendresse de son affection pour moi. On la nommoit Sœur Agathe : quoiqu'elle eût alors trente-deux ans, comme je l'ai sçu depuis, elle en paroissoit à peine vingt-six ou vingt-sept ; elle avoit une taille parfaite, le bras & la main d'une beauté singuliére, le plus beau tein & les plus belles couleurs du monde,

la bouche & le tour du visage admirables, des yeux bruns bien fendus qui étoient faits pour être vifs, & dans lesquels le tendre abbatement, qui y paroissoit malgré elle, sembloit être étranger, enfin une phisionomie noble, spirituelle, & encore plus intéressante. Tant de graces réunies s'attirerent en un instant toute ma confiance; combien dans la suite j'eus lieu de m'applaudir de la lui avoir donnée! La beauté de son ame, la bonté de son cœur, la sûreté de son caractère & la sagesse de ses conseils seront à jamais gravées dans ma mémoire; tous mes jours seront marqués par les preuves les plus tendres de ma reconnoissance, & je puis dire de mon respect. En effet, cette

personne telle que je viens de la dépeindre, alla bien au-de-là des ordres qu'elle avoit reçus dans les soins & dans la tendre affection qu'elle prit pour moi, & je ne fus pas long-temps sans être instruite par la Prieure, que cette aimable Sœur étoit d'une naissance distinguée en Angleterre ; que c'étoit sa profonde humilité qui l'avoit réduite à cette espèce de servitude qu'elle s'étoit imposée à elle-même ; & que de fortes raisons l'avoient jusques-là retenue de faire Profession, mais qu'elle s'étoit acquis, par la douceur de son caractère & par les bonnes qualités de son cœur & de son esprit, une estime & une considération générale de toute la Communauté. On la voyoit en

effet ſans envie partager la plus intime confiance de la Prieure ; & Sœur Agathe n'en faiſoit uſage que pour le bien commun de la Maiſon, & pour ſe rendre utile à chacune des Religieuſes en particulier : ce qui m'attira de la part de la Prieure une confidence ſi peu faite pour une perſonne de mon âge, ce fut le zèle même de la Sœur Agathe, dans une occaſion qui ſuivit de près mon ſéjour à Haute-Bruyére. En effet, ſoit que ce fût le ſaiſiſſement que m'avoit cauſé ma derniére avanture ; ſoit que ce fût la fatigue, ou mauvaiſe diſpoſition naturelle, dès le ſecond jour de mon ſéjour à Haute-Bruyère je me trouvai incommodée ſans vouloir m'en plaindre ; mes meubles qui arri-

verent ce jour-là, furent encore pour moi une occasion de fatigue : je me tourmentai beaucoup pour travailler à mon petit arrangement ; & dès la nuit suivante, je fus attaquée d'une grosse fiévre. Elle augmenta si fort, qu'en peu de jours elle me mit dans un grand danger. Pendant cette maladie qui fut assez longue, la Sœur Agathe se consacra entiérement à mon service; elle voulut absolument me veiller toutes les nuits : à peine prenoit-elle le jour quelques heures de sommeil. Comme je ne voulois rien prendre que de sa main, son repos étoit souvent interrompu; & ce fut à cette occasion que la Prieure daigna s'ouvrir à moi, comme je viens de le dire, sans doute pour m'engager à mé-

nager un peu plus les peines d'une personne qui n'étoit pas faite pour me servir. Les connoissances qu'on venoit de me donner, me la rendirent dès-lors si chere & si respectable, que je n'osois plus rien lui demander : cette chere Sœur fut touchée des réserves qu'elle me vit observer avec elle ; elle me les reprocha, & ne fut que plus assidue à me donner tous les secours dont j'avois besoin. Il y avoit quinze jours que j'étois malade, & il y en avoit au moins quatre qu'on me croyoit en grand danger par la fréquence & la force des redoublemens toujours accompagnés de délire & de violents transports, lorsque dans un moment d'abbatement qui suivoit mes accès, je vis près de moi le Pere ....

La Prieure lui avoit écrit mon état, & il avoit eu la charité de venir me voir : j'étois peu en état de profiter des pieuſes exhortations qu'il eut la bonté de me faire, & je n'eus de force que pour lui marquer par mes geſtes & par mes larmes l'obligation que je lui avois. Il avoit amené avec lui un Frere Apoticaire de ſa Maiſon, à qui je dûs ſans doute la vie : il me donna des remêdes ſi efficaces, que le redoublement qu'on attendoit, fut moins violent, & que je n'en eus plus le lendemain. Comme il ne pouvoit pas s'abſenter plus de vingt-quatre heures, il laiſſa ſes ordres à la Sœur Agathe, qui les exécuta ſi à propos, qu'en peu de jours il ne me reſta plus de mes maux qu'une extrême

foiblesse. Dans les premiers jours de ma convalescence ; je m'apperçûs que je n'avois plus au bras le bracelet que j'y avois toujours porté depuis la mort du Commandeur ; je crûs l'avoir perdu pour toujours : la Sœur Agathe me surprit dans le moment que je pleurois amérement cette perte. Je voulus quelque temps lui déguiser le sujet de ma douleur ; mais elle m'en parut si pénétrée elle-même, que je lui confessai le motif de mon affliction. » Eh ! » mon Dieu, ma chere De» moiselle, me dit-elle, ne pleu» rez plus ; c'est moi qui vous » l'ai ôté du bras pendant vo» tre maladie ; je vais vous le ren» dre ; & sans doute, conti» nua-t-elle en soupirant profon» dément : . . . . ce bracelet on-

» tient le portrait de quelqu'un
» qui doit vous être bien cher?..
» Un portrait, lui répondis-je,
» ma chere Sœur, il n'y a point
» de portrait au mien; c'est un
» simple chiffre. .... Par-
» donnez-moi, Mademoiselle, me
» répondit-elle avec une confu-
» sion que je ne pûs m'empêcher
» de remarquer.... J'ai crû que
» ce bracelet contenoit un se-
» cret, & qu'il renfermoit une
» peinture. Hélas! lui dis-je, je
» vous jure que je n'en sçais
» rien. « Elle alla le chercher
sur le champ, & me le rendit
si tremblante, & si embarrassée,
que j'imaginai qu'elle avoit eu
envie que je lui en fisse pré-
sent: elle m'apprit en même
temps, que le Pere........ lui
avoit remis un petit coffre qui

m'appartenoit, & qu'elle avoit attendu que je fusse en état de le garder moi-même pour me le remettre. Je pensai sur le champ que je trouverois dans ce coffre dequoi récompenser mieux ses soins, qu'en lui sacrifiant un bracelet dont il ne m'étoit pas permis de me défaire. Je la priai d'aller chercher ce coffre & de m'en donner la clef, que je portois toujours sur moi; je l'ouvris en sa présence, & je la priai de choisir parmi les bijoux que je tenois de la libéralité du Commandeur, celui qui lui feroit le plus de plaisir, lui demandant seulement comme une grace, de me laisser mon bracelet. Cette pauvre Sœur fut si affligée de l'idée que j'avois eûe d'elle, qu'elle en poussa des soupirs, & en ré-

pandit des larmes qui me firent saigner le cœur : mais je lui demandai pardon avec des expressions si tendres, qu'elle voulut bien oublier l'injure que je lui avois faite. La paix étant rétablie entre nous, elle revint encore à la charge sur le bracelet, & me dit qu'elle parieroit qu'il cachoit un portrait : je la traitai de folle...... » Mais enfin, me » dit-elle, prêtez le-moi; je suis » adroite, & s'il y a un secret, » je le trouverai. « J'y consentis, en l'assûrant toujours qu'elle se trompoit; mais je fus bien surprise moi-même, lorsqu'après s'être donné bien des soins en apparence pour le chercher, elle ouvrit enfin le secret, & me laissa voir un portrait en miniature. Elle ne put s'empêcher de le

considérer un instant, en me regardant moi-même ; & dans le moment qu'elle le mit entre mes mains, je vis ses yeux se remplir de larmes. J'étois trop occupée du désir de voir ce portrait de plus près, pour faire attention à toute autre chose. Quoiqu'il représentât une figure un peu plus formée & plus âgée que je n'étois, j'y eus à peine jetté les yeux, que je crûs m'y voir moi-même sous les ajustemens d'un jeune cavalier. Je fis un cri, & je fus si saisie, qu'il ne s'en fallut rien que cette surprise ne me causât une fâcheuse révolution : sans les secours de ma chere Agathe, je me serois trouvée fort mal ; mais sa tendresse & ses soins me firent promptement revenir à moi. Je

la regardai tendrement alors, & je lui dis avec ſimplicité : » En vérité, ma chere bonne, » car je l'appellois ſouvent ainſi, » j'ignorois abſolument qu'il » y eût un portrait dans mon » bracelet, & je vous aſſûre » que je n'ai pas eu intention » de vous tromper. « J'imaginois que la douleur que je lui avois remarquée, avoit été cauſée par l'injuſte ſoupçon que j'avois eu quelque méfiance de ſa diſcrétion. » Il y a plus, con» tinuai-je, je ne ſçais pour qui » ce portrait a été fait, à moins » que Monſieur le Comman» deur de Beaubourg ne ſe ſoit » amuſé à me faire peindre de » la ſorte....... Je ne ſçais, me » dit ma chere Agathe avec le » même embarras. ..... Mais,

» Mademoiselle, ne seroit-ce
» point le portrait de Monsieur
» votre pere ? Vous le connois-
» sez sans doute ? .... Hé-
las ! lui répondis-je... j'allois lui avouer de bonne foi que je ne l'avois jamais connu, si la voix ne m'eût été coupée par mes larmes : elle sentit trop la douleur de mon état pour vouloir pousser plus loin une découverte si attendrissante ; elle me quitta sous prétexte de m'aller chercher quelque potion que je devois prendre, & me laissa m'attendrir seule à la vûe d'un portrait dont je désespérois de connoître jamais l'original..... » Hé-
» las ! me disois-je à moi-même,
» cette chere Sœur n'a que trop
» bien deviné sans doute ; ce
» bracelet, si j'en crois mon

» cher Commandeur, a été
» trouvé sur moi, lorsqu'il m'a
» sauvée de la mort certaine
» où mes parens m'avoient ex-
» posée... O mon pere! disois-
» je en baisant mille fois ce por-
» trait avec tendresse: Je suis
» donc condamnée à ne caref-
» ser, à ne chérir que votre
» ombre; jamais je n'aurai la
» douceur de vous nommer mon
» pere; jamais vous ne me don-
» nerez le tendre nom de votre
» fille. « Puis réfléchissant sur
ce qui venoit de se passer, je
frémis, & je fus pénétrée d'une
secréte confusion de ce que cette
découverte s'étoit faite en pré-
sence de la Sœur Agathe. J'ai
oublié de prévenir mes lecteurs
que j'avois été mise au Couvent
sous le nom d'une jeune fille de

Province, qui avois perdu mes parents, & qui me trouvant orpheline, avois été recommandée à Madame la Comtesse de Beaubourg; je me représentois combien ma surprise, à la vûe de ce portrait, combien la naïveté, avec laquelle j'avois avoué à la Sœur Agathe que je n'en avois aucune connoissance, alloit lui donner de soupçons & exciter sa curiosité..... » Elle » ne manquera pas, me disois-» je, de me faire des questions, » & je ne sçaurai que lui répon-» dre: « car j'étois également embarrassée à trouver une excuse vraisemblable à mon ignorance, & à prendre sur moi de feindre avec une personne qui m'étoit devenue si chere. Elle me surprit dans ces embarrassantes

réflexions ; je pris le quinquina qu'elle m'apportoit, sans oser presque la regarder : j'attendois qu'elle me parlât encore de mon bracelet ; mais en jettant timidement les yeux sur elle, étonnée de son silence, je la trouvai si triste, que je fus sur le point de lui avouer tout ce que je sçavois de la honte de ma naissance : j'avois près de moi le petit coffre qui en renfermoit le secret ; j'en tirois & j'y replaçois sans aucune attention diverses choses : la Sœur Agathe gardoit un morne silence ; je me persuadois qu'elle attribuoit le mien à mon peu de confiance pour elle, & que c'étoit la cause de la tristesse que je lui remarquois : je crûs enfin avoir trouvé de quoi la dissiper ; & la chose me parut si simple,

que j'étois étonnée que mon esprit, tout préoccupé qu'il étoit, ne m'eût pas fourni d'abord ce moyen de sortir de l'embarras où je me trouvois. ..... » Ma
» chere bonne, lui dis-je, vous
» vous attristez, & je suis sûre
» que cela vient de ce que vous
» m'avez accusée de vous avoir
» trompée à l'occasion de ce
» portrait; mais je vous jure,
» par l'amitié la plus tendre, que
» j'ignorois absolument que
» mon bracelet contint ce tré-
» sor. J'ai perdu mes parents
» dans un âge où ils n'ont pû
» m'en instruire; sans vous je
» n'aurois jamais sçû que je
» possédois au moins l'image de
» celui qui m'a donné la vie:
» car je n'en doute plus; c'est
» là sans doute celle de mon cher

» pere : hélas, disois-je, en
» baisant ce cher portrait, je
» ne l'aurois jamais connu sans
» vous! « Ce que j'avois crû
propre à dissiper les soupçons
de ma chere Agathe, ne parut
point avoir calmé la douleur
qui étoit peinte sur son visage;
elle s'efforça seulement de me
la cacher en m'accablant de caresses,
& en me disant des choses si tendres,
que je ne cherchai point d'autre cause à ses
larmes que l'attendrissement réciproque
qui les lui faisoit confondre avec les miennes. Nous
aurions passé la journée entiére
dans une si douce occupation,
si la nouvelle qui s'étoit répandue
dans la Maison, que je commençois
à me porter mieux, ne
m'eût attiré la visite de quelques

Religieuses, & même celle de la Prieure : on me laissa avec elle. Cette respectable Dame, après m'avoir marqué toute la part qu'elle avoit prise à ma situation, & toutes les inquiétudes qu'elle en avoit eues, me donna deux Lettres qu'elle avoit reçues pour moi pendant ma maladie, & qu'elle n'avoit point encore jugé à propos de me remettre, parce qu'elle avoit craint, disoit-elle, que je ne fusse point en état de les lire ; elle ajouta qu'elle s'étoit fait une régle d'ouvrir toutes les Lettres qui s'adressoient aux Religieuses & aux Pensionnaires qui composoient sa Communauté ; qu'elle avoit èté bien aise de m'en avertir, avant d'en user de même à mon égard, & que lorsque j'aurois

lû celles qu'elle venoit de me remettre, je les lui communiquerois si je le jugeois à propos; que pour cette fois elle ne prétendoit point m'astraindre à une régle que je ne connoissois pas encore: elle m'embrassa avec bonté & me laissa seule. Son discours m'avoit fait trembler; je ne doutois point qu'entre ces deux Lettres, il n'y en eût une du Chevalier de Beaubourg, & je serois morte de confusion, si la Prieure en avoit eu la moindre connoissance. Je me hâtai de les ouvrir, & je vis que je ne m'étois pas trompée; celle du Chevalier étoit telle que je pouvois la désirer: j'y remarquai avec plaisir, que dans l'expression même de ses sentimens pour moi, il y avoit des choses

moins puériles & plus ſolides ; ſon imagination commençoit à s'y développer par des réflexions ſenſées ſur la néceſſité où l'âge nous réduiſoit de fléchir ſous l'autorité des perſonnes de qui nous dépendions l'un & l'autre : il m'étoit impoſſible de ne pas ſentir, aux différences que je trouvois dans ſes penſées, qu'il ſe formoit un caractère d'honnête-homme ; mon amour-propre en étoit lui-même ſatisfait. Je me flattois que la paſſion qu'il avoit priſe pour moi, contribuoit au progrès que la raiſon & la vertu faiſoient dans ſon eſprit & dans ſon cœur : il m'apprenoit avec douleur dans cette Lettre, qu'on le preſſoit plus que jamais pour le déterminer au voyage de Malthe ; qu'il y avoit d'abord

marqué beaucoup de répugnance ; mais que depuis qu'il avoit reçu ma Lettre, il n'osoit point s'y opposer: il m'assûroit que mes conseils tout seuls l'auroient engagé à l'obéissance qu'il devoit à ses parents, & me prioit surtout de ne plus les accompagner de menaces capables de le faire trembler. Il me disoit ensuite, que sans doute je ne sçavois pas que ce voyage de Malthe devoit être un voyage de trois ans; mais que quelqu'insupportable que dût lui paroître une absence si longue, rien ne l'arrêteroit, dès qu'il étoit question de m'obéir, pourvû que je lui promisse de l'aimer toujours, & de lui donner souvent de mes nouvelles. Il y avoit dans cette Lettre une apostille de la main de Ma-

demoiselle de Boissy. Après m'avoir remerciée de mes complimens, elle me parloit du Chevalier en ces termes: » Je lui ai
» jusqu'à présent servi de mere,
» me disoit-elle; je puis vous ré-
» pondre de la bonté de son
» cœur, & de la sincerité de
» ses sentimens: je vois par la
» Lettre que vous lui avez é-
» crite, mieux que par tout ce
» qu'il a pû me dire, combien
» vous le méritez; je ne puis
» vous dire quelle seroit ma
» douleur, si sa famille le for-
» çoit jamais à s'engager par
» des vœux dans l'Ordre de
» Malthe: je sens qu'il ne peut
» être heureux qu'avec vous,
» & j'espére de sa reconnois-
» sance & de l'amitié que vous
» voulez bien me promettre,

» que témoin de votre commun
» bonheur, vous me permettrez
» de le partager. «

Je ne sçais ce qui me toucha le plus sensiblement, ou de la Lettre du Chevalier, ou de ce que Mademoiselle de Boissy y avoit ajouté de sa main ; je la regardai dès-lors comme notre protectrice : l'aveu qu'elle donnoit à la passion que j'avois pour le Chevalier, me la fit paroître si légitime, que je ne songeai plus à me la reprocher ; je ne croyois pas qu'il y eût personne au monde qui dût prendre plus d'intérêt au bonheur & à la gloire du Chevalier de Beaubourg, que celle qu'il devoit respecter comme sa mere ; & je regardois sa volonté & ses conseils comme la seule autorité à

laquelle nous étions obligés de déferer.. Quand la Lettre de la Comtesse que je lûs ensuite, eût été aussi pleine de reproches que je m'attendois d'en recevoir, elle eût eu peine à distraire mon ame de la joie pure dont elle étoit pénétrée ; mais je n'y trouvai que des marques d'amitié telles qu'elle me les avoit toujours données. Elle me félicitoit d'avoir eu le courage de prendre le parti de la retraite : elle m'insinuoit avec bonté, qu'avec les sentimens élevés qu'elle me connoissoit, c'étoit le seul qui me convint ; que je n'étois en état ni par ma naissance, ni par ma fortune, d'aspirer à aucun établissement qui pût satisfaire ma vanité, & que j'étois assez riche pour m'attirer dans une

Maiſon Religieuſe la conſidération qu'on m'eût peut-être refuſée dans le monde : elle me diſoit enſuite qu'elle avoit été étonnée de ne pas trouver un mot pour le Chevalier dans ma Lettre ; qu'elle avoit craint d'abord qu'il ne fût offenſé de cet oubli ; mais qu'elle s'étoit trompée, & elle vouloit bien, continuoit-elle, m'aſſûrer pour mon repos, que cette négligence de ma part lui avoit été fort indifférente. J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire de ſon affectation : elle finiſſoit enfin en m'exhortant à ne me point diſtraire de mes pieuſes occupations pour lui écrire, & remettoit, me diſoit-elle, à ſon retour à Paris, à s'informer des progrès que j'aurois faits dans

les saintes résolutions que j'avois prises; cet article, par lequel je me trouvois dispensée de lui faire réponse, fut celui de sa Lettre qui me faisoit le plus de plaisir. Je finissois de lire ces deux Lettres, quand la Sœur Agathe rentra dans ma chambre; je renfermai promptement celle du Chevalier dans le petit coffre qui étoit resté près de moi: cette chere Sœur craignoit que le nombre de visites que j'avois reçues ne m'eût incommodée; mais elle me trouva plus tranquille qu'elle ne l'avoit espéré. Je la priai de mettre sur ma table la Lettre de la Comtesse que je tenois encore: elle la prit d'un air timide & embarrassé; & s'arrêtant près de mon lit, elle me demanda si je

n'en avois pas encore reçu une autre. Cette question m'embarrassa moi-même, & je lui répondis avec une espéce de trouble, que c'étoit une Lettre d'une de mes compagnes; que je l'avois renfermée dans mon coffre, parce qu'elle contenoit quelque chose de secret : elle ne me répondit rien; mais je l'entendis soupirer en posant la Lettre de la Comtesse sur ma table. Ce soupir me pénétra; je la priai de revenir près de moi, & je remarquai qu'elle essuyoit ses yeux, & se contraignoit pour me cacher son émotion : je craignis encore qu'elle ne m'accusât de méfiance à son égard; & j'en fus si touchée, que peu s'en fallut que je ne lui fisse dès-lors l'aveu sincère de tout ce qui se pas-

ſoit dans mon ame: ce ne fut point le défaut de confiance qui me retint; ce fut le reſpect, & une ſorte de vénération que m'inſpiroient & la perſonne & les vertus de cette tendre Sœur, qui m'ôterent la force de lui ouvrir mon cœur, & me firent ſentir la honte de lui avouer mes foibleſſes: je m'efforçai d'éloigner d'elle ces idées, & de m'en diſtraire moi-même, en l'accablant de careſſes, & en lui marquant ma reconnoiſſance par les expreſſions les plus vives & par les noms les plus tendres. Elle y parut aſſez ſenſible, pour que je cruſſe devoir être plus tranquille moi-même ſur cet article; elle me continua ſes ſoins. Je me levai ce jour-là pour la première fois, & je continuai à reprendre mes

mes forces pendant quelques jours : je commençois à m'en ſentir aſſez pour écrire au Chevalier ; mais j'étois dans le plus cruel embarras du monde pour ſçavoir & par qui je ferois mettre l'adreſſe, & comment je pourrois envoyer ma Lettre à la poſte, ſans que la Prieure en fût inſtruite. L'adreſſe de Mademoiſelle de Boiſſy ne devoit pas lui être ſuſpecte ; mais je craignois qu'elle ne réveillât ſa curioſité ſur les Lettres que j'avois reçues, & je n'oſois m'expoſer à faire réponſe au Chevalier, dans l'incertitude où j'étois de trouver le moyen de la lui faire tenir. Un heureux haſard me le fournit enfin par la voie que j'aurois le moins imaginée. La fille du Fermier de la Commanderie où j'a-

vois été si indignement traînée ; cette même fille qui m'avoit servie avec tant de zèle, qui m'avoit tenu compagnie une partie de la nuit, étoit venue plusieurs fois au Couvent demander de mes nouvelles : elle avoit coutume d'y venir les Dimanches & Fêtes ; on ne m'avoit point encore avertie de cette attention de sa part : on me le dit seulement dans le Chœur où nous nous assemblions pour assister à l'Office ; on me la fit remarquer près la grille : je m'en approchai pour lui en témoigner ma reconnoissance, & la priai, sans imaginer encore les services qu'elle pouvoit me rendre, de passer après la Messe au parloir, où j'étois bien-aise de l'entretenir. Elle y fut exacte, & j'avouerai à ma

honte, que ce fut pendant le Service Divin que j'imaginai de mettre cette bonne fille dans ma confidence. Il se trouva par bonheur pour moi qu'elle avoit été très-bien élevée, & qu'elle écrivoit assez bien pour l'usage auquel je voulois la mettre; je la comblai d'amitié, & je la mis si bien dans mes intérêts, qu'elle me promit de me servir comme je le souhaitois & avec tout le zèle possible: elle devoit revenir au Couvent le lendemain, qui étoit encore Fête, & j'eus soin de tenir ma Lettre toute prête; je profitai, pour l'écrire à plusieurs reprises, de tous les instans où la Sœur Agathe, qui n'étoit plus si occupée auprès de moi, vacquoit à ses autres fonctions dans la maison. Je re-

gardai comme un grand bonheur d'avoir pû lui faire ce petit mistère.

J'instruisois le Chevalier par cette Lettre de tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'étois partie de Paris, sans lui parler cependant des violences que son frère avoit exercées contre moi: j'avois promis au Comte d'en garder le silence; & je craignois trop que cette avanture n'allumât la fureur du Chevalier contre son frere pour lui en faire part. Je m'excusois ensuite sur ma maladie du temps que j'avois mis à lui répondre; je lui recommandois surtout d'obéir à ses parens & de m'aimer toujours; & je lui donnois l'adresse de ma petite Fermière, qui devoit à l'avenir me rendre

ses Lettres & lui faire tenir les miennes : elle me tint parole. Le lendemain je la trouvai à l'heure de la Messe au parloir ; nous y étions seules ; elle se chargea de ma Lettre, & de l'adresse de Mademoiselle de Boissy qu'elle y devoit mettre de sa main ; je joignis à ma commission quelques petites galanteries qui pouvoient être à son usage, & qui me parurent lui faire plaisir, quoiqu'elle montrât quelque peine à les accepter. Il faudroit être à l'âge que j'avois alors, & pouvoir rapprocher ses sentimens de l'innocence des miens ; que dis-je ? il suffit d'aimer, pour connoître toute la joie que ce léger succès répandit dans mon ame : je crus en ce moment & mon amour & mon secret dans

la plus grade sûreté ; cette heureuse situation ne contribua pas peu à l'entier rétablissement de ma santé.

Trois jours s'étoient à peine passés depuis ma Lettre écrite, que l'impatience du Chevalier de Beaubourg & ses inquiétudes sur mon silence penserent me causer un étrange embarras ; la prudente amitié de la Sœur Agathe m'en sauva toute la honte, & j'en fus quitte pour un peu de confusion en sa présence, confusion qui la mit malgré moi dans la confidence de la passion du Chevalier pour moi, & de mes sentimens pour lui. La premiere Lettre que le Chevalier m'avoit écrite à Haute-Bruyére, étoit arrivée pendant ma maladie : on ne me l'avoit rendue que

plus de douze jours après l'avoir reçue ; je n'avois pû y faire réponse aussitôt, & le Chevalier aussi inquiet que surpris de mon silence, m'y en avoit adressé une seconde avant qu'il pût être instruit par la mienne, & de l'usage où étoit la Prieure d'ouvrir les Lettres qu'on nous écrivoit, & de l'adresse à laquelle il devoit désormais m'écrire. Je vis entrer la Sœur Agathe dans ma chambre avec une Lettre ouverte à la main. » Ma chere Demoiselle, » me dit-elle, voici une Lettre » que Madame la Prieure vient » de recevoir pour vous ; vous » sçavez quelle est la régle de » cette Maison, & vous ne serez » point étonnée qu'on l'ait » décachetée. Ah ! Ciel, m'écriai-je, » en reconnoissant l'é-

» Non, lui dis-je en l'interrom-
» pant, non, ma chere bonne,
» votre amitié me sera toujours
» aussi chere que celle du Che-
» valier de Beaubourg qui m'é-
» crit. Ah ! si vous le connois-
» siez, vous l'aimeriez autant
» que moi. « La Sœur Agathe
s'attendrit, ses yeux mêmes se
remplissoient de larmes : je l'em-
brassai encore avec une ten-
dresse que je croyois qu'elle n'a-
voit jamais tant méritée que
dans ce moment, où elle me
donnoit elle-même des marques
si sensibles de la sienne & de
celle du Chevalier ; elle s'arra-
cha de mes bras, en me disant
d'une voix entrecoupée de ses
soupirs : » Lisez la Lettre de M.
» le Chevalier de Beaubourg ;
» mais je vous demande en gra-

» ce de n'y point faire ré-
» ponse que je n'aye eu le temps
» de m'entretenir avec vous. «
Elle se retira sans me donner
celui de lui répondre ; j'avois
trop d'empressement à lire la
Lettre du Chevalier, pour faire
attention aux motifs que pouvoit
avoir Sœur Agathe de me par-
ler ainsi. Dès que je fus seule,
je lûs la Lettre du Chevalier :
ses inquiétudes y étoient pein-
tes avec les traits les plus vifs,
& son cœur s'exprimoit d'une
façon si sensible & si tendre
sur nos communs sentimens,
qu'il m'eût été impossible d'en
faire plus longtemps mistére à
la Sœur Agathe. Le Chevalier
ne finissoit point sur son amour
& sur l'assûrance qu'il avoit du
mien ; il me répétoit cent fois

qu'il m'aimoit, & qu'il m'aimeroit ſans ceſſe, moins pour m'en convaincre, que parce qu'il ſentoit toujours un nouveau plaiſir à me le dire, & qu'il étoit perſuadé que je l'apprenois toujours avec une nouvelle ſenſibilité: il m'apprenoit enſuite que la ſanté du Marquis de Beaubourg ſon pere étoit preſqu'entiérement rétablie; mais ce qui me cauſa une douleur bien vive, il m'inſtruiſoit qu'à la ſollicitation du Comte ſon frere, il étoit enfin réſolu qu'il partiroit inceſſamment pour l'Iſle de Malthe, & que ce ſeroit ſans revenir à Paris; que ſon frere avoit obtenu pour lui les congés néceſſaires, & que dans dix ou douze jours au plus tard il comptoit partir pour ſe rendre à Tou-

lon, où il devoit s'embarquer: il me marquoit aussi que Duclos ne feroit point le voyage avec lui; qu'on lui donnoit un Gouverneur & un nouveau domestique par qui il seroit accompagné: il me prioit avec instance de lui écrire aussitôt que j'aurois reçu sa Lettre, & me promettoit de me donner encore de ses nouvelles avant son départ, comme il le feroit de tous les lieux où il s'arrêteroit dans sa route; sa Lettre finissoit par de nouvelles protestations de m'aimer toujours, & en m'assûrant que quelques démarches qu'on lui fît faire, personne ne pourroit jamais le contraindre à renoncer à sa liberté. Enfin il me supplioit de lui donner les mêmes assûrances, sans lesquel-

les, disoit-il, il ne pourroit jamais se résoudre à s'éloigner de moi. Je fus agitée de tant de différens mouvemens à la lecture de cette Lettre, que je ne sçavois à laquelle de mes pensées je devois m'arrêter : j'aurois voulu pouvoir faire réponse sur le champ; mais la Sœur Agathe que cette Lettre n'avoit que trop instruite de l'état de mon cœur, la Sœur Agathe que j'aimois, & dont je ne pouvois m'empêcher de respecter les avis, m'avoit priée de ne point répondre au Chevalier avant qu'elle m'eût entretenue : j'avois une si grande impatience de la revoir, que j'allai moi-même la chercher dans sa cellule; je l'y trouvai rêveuse, & dans l'attitude d'une personne affligée : je remarquai en-

core sur son visage les traces des larmes qu'elle avoit répandues ; j'en fus effrayée, je lui demandai avec instance de m'apprendre le sujet de sa douleur : je crus m'appercevoir que ma visite & mes questions la renouvelloient & l'augmentoient encore ; j'en devins plus inquiéte & plus empressée : elle se contraignoit envain pour me paroître plus tranquille, & pour me dissimuler l'état de son ame ; il étoit trop bien peint sur son visage, pour ne pas m'allarmer : je la pressai de nouveau par mes caresses & par les pleurs qu'elle m'arrachoit, à me faire confidence de ses peines. » Eh bien, «
» me dit-elle enfin, ma chere
» Cecile, puisque je n'ai pû vous
» cacher ma tristesse, apprenez-

» en donc le sujet ; je vous ai-
» me, Mademoiselle, vous me
» l'avez permis. « ..... Ah ! lui
» dis-je en l'interrompant, dites,
» ma chere Cecile, je vous en
» prie ; le mot de Mademoiselle
» m'offense dans votre bouche,
» & je ne puis plus le prendre
» que pour une marque de
» votre colére contre moi.....
» Oui, ma chere Cecile, con-
» tinua-t-elle, je vous aime : j'a-
» vois cru par la sincérité de
» mon amitié mériter votre en-
» tiére confiance ; & je vois par la
» Lettre que je viens de vous
» rendre, que vous vous êtes
» cachée de moi : j'ai peut-être
» le cœur trop sensible ; mais
» je sens que je ne puis m'ac-
» coutumer, sans une vraie dou-
» leur, à ne partager qu'à demi

» les secrets de votre ame. Vo-
» tre inclination pour le Che-
» valier de Beaubourg n'est pas
» le seul mistère que vous
» m'ayez fait, & vous vous ê-
» tes sans doute déguisée avec
» moi sur le portrait que j'ai
» découvert à votre bras. Si c'est
» celui de votre pere, ma che-
» re Cecile, vous le connoissez
» sans doute, & vous avez vou-
» lu m'en dérober la connois-
» sance, en feignant d'avoir
» perdu vos parens dans un âge
» où vous n'aviez pû les connoî-
» tre : j'ai trop remarqué votre
» embarras, pour ne pas m'ap-
» percevoir du soin que vous
» preniez à me tromper, & de
» ce qu'il vous en coûtoit pour
» le faire ; je suis de plus persua-
» dée que cette Lettre que vous

» m'avez cachée avec tant de
» soin il y a quelques jours, est
» encore une Lettre du Cheva-
» lier : voyez, ma chere Cecile,
» en exigeant de moi une ami-
» tié tendre & sans réserve, si
» cette amitié que je n'ai pû
» vous refuser, doit être contente
» de la vôtre ; & jugez par l'é-
» tat où vous m'avez trouvée,
» jusqu'à quel point cette ami-
» tié tendre & délicate est ca-
» pable de se blesser par le seul
» soupçon d'une injuste méfian-
» ce de votre part. « Je ne pus
entendre les sensibles reproches
de ma chere Sœur Agathe, sans
être tout-à-la fois confondue, in-
terdite & abîmée dans ma pro-
pre douleur. » Ah ! ma chere
» bonne, lui dis-je, je n'ai pas
» la force de vous parler ; mais

» foiez affûrée que je n'ai ja-
» mais voulu vous tromper : si
» je me suis cachée de vous en
» quelque chose, j'ai plus craint
» votre vertu que votre indif-
» crétion ; mais ç'en est fait, je
» vous découvrirai désormais
» le fond de mon cœur & tous
» les secrets de ma vie : venez
» avec moi dans ma chambre,
» je vais me montrer toute en-
» tiere à vos yeux. « L'heure ne nous permit pas de pousser plus loin notre entretien ; il fallut aller au Réfectoire : je passai à celui de l'Infirmerie ; la Sœur Agathe vint m'y servir à son ordinaire, & nous remîmes à l'après-dinée la conversation que nous avions interrompue.

La Sœur Agathe ne fut pas plutôt libre, qu'elle accourut à

ma chambre comme elle me l'avoit promis ; mais ce fut avec un air de gaieté & de de satisfaction que je n'avois pas encore apperçu en elle. Je lui donnai mille tendres marques de la joie que j'en ressentois, & je m'étois si bien déterminée à ne lui rien cacher, que j'avois presqu'autant d'empressement à lui révéler tous les secrets de ma naissance, de mon éducation & de mon amour, qu'elle me paroissoit en avoir elle-même à les apprendre. J'ouvris donc sur le champ le petit coffre que je tenois de la libéralité de mon cher Commandeur : j'en tirai cette espèce d'acte qu'il avoit dressé lui-même après m'avoir trouvée & conduite dans sa maison, & le billet qu'on avoit trouvé sur moi,

La Sœur Agathe les lut avec une espece de transport : quelques larmes couloient de ses yeux, sans y laisser appercevoir aucune marque de tristesse ; elle s'écrioit quelquefois : O ma chere Cecile ! elle abandonnoit sa lecture pour m'embrasser avec une tendresse dont j'étois aussi surprise que pénétrée. J'attendois dans le silence ce que la Sœur Agathe auroit à me dire ; elle me contemploit, & se taisoit elle-même : je crus qu'elle attendoit encore quelques autres connoissances de mon sort. Je me pressai de lui dire qu'avec le bracelet qu'elle connoissoit déja, c'étoit là tout ce que j'avois jamais eu & connu de ma destinée ; je lui rendis compte de l'éducation que le Commandeur m'avoit

» merce de tendresse que vous
» vous êtes permis avec un jeu-
» ne homme qui peut-être cher-
» che à vous tromper, quelque
» légitime que vous puissiez l'i-
» maginer, n'est-ce pas un ou-
» bli, n'est-ce pas un mépris for-
» mel des solides instructions
» que vous a laissées cet homme
» sage qui doit être si cher à
» votre mémoire ? . . . .
» Ah ! ma chere bonne, luidis je
» en l'interrompant, ne me con-
» damnez pas sans m'entendre ;
» quand vous sçaurez tout ce
» qui s'est passé depuis que j'ai
» perdu mon cher Comman-
» deur, peut-être vous paroî-
» trai-je moins coupable... « Je
lui racontai alors tout ce qui m'é-
toit arrivé depuis le moment de
cette cruelle séparation, les mar-
ques

ques de bonté que j'avois reçues de la Comtesse de Beaubourg, ma retraite aux Feuillantines, la paix dont j'y avois joui jusqu'au retour du Comte, le malheur que j'avois eu de lui plaire, les infâmes propositions qu'il m'avoit faites, l'arrivée du Chevalier son frere. Je lui fis le détail de notre premiere entrevûe: je ne craignis point de le peindre à la Sœur Agathe tel qu'il étoit peint dans mon cœur; je lui dis comment la Comtesse elle-même avoit donné occasion à la naissance de notre passion; & tous les efforts que j'avois faits pour résister aux conseils qu'elle m'avoit donnés pour gagner & conserver le cœur de son frere: j'ajoutai que j'avois combattu les sentimens du Chevalier par

toutes les raiſons imaginables, & que j'avois réſiſté même au penchant de mon cœur auſſi long-temps qu'il m'avoit été poſſible de le faire ; mais que la crainte des éclats où je prévoyois que la vivacité de ce jeune homme alloit ſe porter, que l'eſpérance même que le temps pourroit apporter du changement dans ſes ſentimens ou dans ma fortune, m'avoient enfin réduite à lui avouer que je l'aimois : » Mais, ma chere » bonne, continuai-je, les ſen- » timens du Chevalier, bien » loin de ſe démentir, s'aug- » mentent encore dans ſon cœur, » à meſure que la raiſon fait » des progrès dans ſon eſprit, » & je vous avoue que ces mê- » mes ſentimens ont pris tant

» d'empire sur moi, qu'il vous
» seroit impossible de les détrui-
» re, sans m'arracher en même
» temps la vie. O ! ma chère,
» ô malheureuse Cecile, me
» dit la Sœur Agathe en m'inter-
» rompant à son tour, quelle
» source de maux me faites-
» vous entrevoir ? Le Ciel vous
» auroit-il fait naître pour é-
» prouver un jour tous les mal-
» heurs de votre triste mere ?
» Car enfin n'en doutez point,
» ma chère Cecile, continua-
» t-elle après s'être arrêtée un
» instant, à la façon dont vous
» avez été exposée, vous devez
» sans doute le jour à une pas-
» sion aussi funeste que tendre.«
Ses larmes l'empêcherent de
poursuivre ; j'étois moi-même at-
tendrie & si touchée, que j'au-

rois peut-être oublié l'intérêt de mon amour dans les bras de la Soeur Agathe, si celui du Chevalier n'en eût rien souffert : mais j'étois si combattue dans les marques de tendresse que je donnois à cette chere amie, par la crainte que le Chevalier de Beaubourg ne partît sans recevoir de mes nouvelles, que je m'écriai au fort de nos caresses les plus tendres : » Mais, ma » chere bonne, le Chevalier de » Beaubourg est peut-être sur le » point de partir pour Malthe ; » si je ne lui fais point de ré- » ponse, il mourra de douleur.... » Eh bien, ma chere Cecile, » me dit tendrement la Soeur A- » gathe, si vous croyez ses sen- » timens aussi solides & aussi » vertueux qu'ils devoient l'ê-

» tre, écrivez-lui ; mais ne con-
» fiez cette Lettre qu'à moi : fasse
» le Ciel que cette passion ne soit
» pas un jour la source de vos com-
» muns malheurs ! « Je ne pûs dans ce moment m'empêcher d'avouer à la Sœur Agathe l'arrangement que j'avois déja pris avec ma petite Fermiere pour faire tenir mes Lettres au Chevalier, & pour recevoir les siennes ; elle se contenta de me remontrer avec douceur la honte & le danger d'une pareille confidence, & me laissa la maîtresse d'en user à l'avenir comme je le jugerois à propos : elle m'assûra que mes Lettres & celles du Chevalier ne courroient aucun risque d'être vûes ou décachetées par la Prieure, lorsque les miennes lui seroient con-

fiées ; & que celles du Chevalier seroient mises à son adresse ; je lui promis de lui donner désormais toute ma confiance. Cet entretien nous avoit presque menées jusqu'à la fin du jour : la Sœur Agathe fut obligée de me quitter pour aller vacquer aux soins qui lui étoient commis ; mais ce ne fut pas sans m'avoir accablée de ses plus tendres caresses. Quelque sensible que je fusse à ces nouvelles marques de son amitié, qu'il sembloit que cette petite avanture eût encore augmentée, mon premier soin, dès que je fus seule, fut d'écrire au Chevalier : toute la sensibilité que mon cœur venoit d'éprouver se tourna en sa faveur ; je ne lui avois point encore écrit de Lettre aussi tendre ;

mais en même temps les réflexions qu'on m'avoit fait faire, la rendirent du moins aussi circonspecte. Je me plaignois de son départ; mais je voulois qu'il partît: je me félicitois moi-même de la tendresse de son cœur; mais je lui avouois que j'en craignois l'inconstance : je lui jurois de l'aimer éternellement; mais je l'assurois en même temps que cet amour lui seroit inutile, si les obstacles qui s'opposoient à notre union, n'étoient un jour détruits: je lui promettois au moins que jamais une autre passion n'entreroit dans mon cœur, & qu'une retraite austére seroit mon unique ressource, ou contre la perte de sa tendresse, ou contre l'impossibilité de faire son bonheur; je l'informai de

toutes les bontés de la Sœur Agathe pour moi ; je lui en fis même le portrait, & lui demandai pour elle son amitié & sa confiance. Je le priai de lui adresser déformais toutes ses Lettres, sans avoir égard à l'adresse que je lui avois donnée par ma derniere. Celle-ci fut achevée le soir même, & je la remis toute ouverte le lendemain à la Sœur Agathe. Elle fit quelque difficulté de la lire ; mais je la forçai de le faire. Elle en fut contente, à son éloge près, qu'elle vouloit effacer à toutes forces ; je me gardai bien d'y consentir ; je voulois que le Chevalier prît pour elle tous les sentimens qu'elle m'avoit inspirés. Ma Lettre fut cachetée, & adressée à Mademoiselle de Boissy de la main de ma chere Sœur

Agathe, & notre union devint plus tendre que jamais.

Depuis la mort du Commandeur de Beaubourg, je ne m'étois point trouvée dans une situation si douce & si tranquille: ce que j'avois perdu dans ce généreux protecteur, je le retrouvois dans l'amitié solide & éclairée de la Sœur Agathe; mon attachement pour elle s'accrut à tel point, que souvent en sondant mon propre cœur, je trouvois dans mes sentimens pour elle quelque chose de si vif & de si tendre, que je les regardois presque comme une infidélité que je faisois à la mémoire de mon cher Commandeur: l'amour que j'avois eu pour Madame Duclos que j'avois long-temps regardée comme ma pro-

re, me paroiſſoit bien inférieur à l'amitié que cette Sœur m'inſpiroit; en un mot, ſa tendreſſe pour moi me ſembloit être un bien pour le moins auſſi cher à mon cœur, que l'amour du Chevalier, & j'enviſageois la perte de l'une & de l'autre comme également funeſte au bonheur de ma vie. La Sœur Agathe de ſon côté me payoit avec uſure des ſentimens que j'avois pour elle; elle ne pouvoit plus douter de mon amitié & de ma confiance: pour y répondre, elle voulut ſe vouer encore plus particuliérement à mon ſervice; elle obtint de Madame la Prieure une chambre voiſine de la mienne: elle avoit tant de conſidération dans la Maiſon, que cette eſpece de diſtinction qu'on lui

accorda sur les autres Sœurs Converses, ne lui attira aucune jalousie.

Depuis ce moment nous ne nous quittions presque plus, & la Sœur Agathe me servoit avec tant d'attention & de zèle, elle m'accoûtuma si bien à voir prévenir tous mes besoins & tous mes desirs, que je devins insensiblement, je dois l'avouer ici à ma honte, & plus difficile sur son service, & plus impérieuse dans les ordres que je lui donnois: elle eut quelquefois à souffrir de ma vivacité & de mon humeur, lorsque le hasard ou sa foiblesse la rendoit moins exacte, ou moins propre aux choses que j'exigeois d'elle; elle souffroit ces excès de ma part avec une humilité & une douceur, qui

m'ont souvent fait rougir, & qui m'ont plus corrigée de ces défauts qui m'étoient naturels, que les avis même de mon cher Commandeur, qu'elle avoit soin de me remettre devant les yeux. Lorsque j'étois revenue de ces petites impatiences, je faisois alors tout ce qui étoit en moi pour les lui faire oublier par mes caresses les plus tendres; je cherchois à l'en dédommager par toutes les douceurs que je pouvois lui procurer. Elle n'avoit point pour mes petits bienfaits cette reconnoissance basse & servile propre à faire sentir combien on les a desirés: elle les recevoit, j'ose dire, avec plus de générosité qu'il ne m'en étoit nécessaire pour les lui offrir; & si elle en paroissoit tou-

chée, c'étoit moins sa propre utilité qui l'y rendoit sensible, que le plaisir de tenir quelque chose de moi, ou celui de juger avantageusement des sentimens de mon ame.

Je me suis insensiblement laissée entraîner à faire le détail de ce qui fit toute la douceur & toute la consolation de ma vie pendant l'absence du Chevalier de Beaubourg, avant d'avoir instruit mes Lecteurs du triste moment qui me rendit certaine de son départ: on me pardonnera cette petite digression, en faveur du sentiment qui m'y a conduite.

Depuis que ma confidence fut établie, comme je viens de le dire, avec ma chere Sœur Agathe, je reçus encore deux Lettres du

Chevalier avant celle qui devoit m'apprendre ſon départ pour Malthe ; la premiere me fut rendue par la jeune Fermiére de la Commanderie de Ville-Dieu : j'eus ſoin de lui faire entendre, comme j'en étois convenue avec la Sœur Agathe, que je ne croiois pas devoir à l'avenir avoir beſoin de ſon ſecours ; & je la récompenſai ſi bien de ce qu'elle avoit fait pour moi, qu'elle fut plus ſenſible au prix de ſes ſervices paſſés, qu'à la douleur de n'en avoir plus à me rendre. Je me fis un plaiſir, malgré toute mon impatience, de donner en cette occaſion à la Sœur Agathe une marque de mon entiere confiance ; je lui portai la Lettre du Chevalier toute cachettée, & ne voulus

la lire qu'en sa présence & avec elle : malgré toute la discrétion avec laquelle elle affecta de s'en défendre, je m'apperçus assez qu'elle me sçavoit un gré infini de cette déférence ; je la forçai à prendre part à mon secret, en lui lisant moi-même cette Lettre. Elle contenoit mille marques de la tendresse la plus constante, & sa passion y étoit dépeinte d'une façon si vive & en même temps si raisonnable, que la Sœur Agathe me paroissoit y donner une secrette approbation par l'air de contentement que je remarquois sur son visage. Le Chevalier s'exprimoit encore avec plus de sensibilité & de tendresse sur les inquiétudes que lui causoit l'état de ma santé; il n'étoit point, me disoit-il, assez rassuré

par ce que je lui mandois ; ma Lettre qui étoit plus courte & d'une écriture moins assûrée qu'à l'ordinaire, lui laissoit des soupçons inquiétans sur la vérité de mon parfait rétablissement : j'étois touchée de ne pouvoir le tranquilliser aussi promptement que je l'aurois souhaité sur ma situation ; mais ce qui me causa la douleur la plus vive, ce fut de voir par sa Lettre qu'il avoit été instruit confusément par Duclos, à qui sa femme l'avoit sans doute mandé, que j'avois été enlevée par son frere, & que j'avois passé avec lui toute une nuit dans une maison de campagne : il me disoit à la vérité qu'il n'ajoutoit point de foi à cette calomnie, & qu'il ne pouvoit penser ni que

son frere fût capable d'une telle violence, ni que je le fusse moi-même de lui en avoir fait mistère : il m'assûroit qu'après tout ce que Duclos lui avoit dit de mon prétendu mariage, il ne pouvoit plus prendre aucune confiance en lui ; il me demandoit en grace de l'instruire moi-même de la vérité de cette histoire qu'il croioit faite à plaisir pour le tourmenter, & me prioit de ne lui point cacher le véritable état de ma santé dont il doutoit encore : enfin il me conjuroit avec la derniere instance de lui donner encore avant son départ de nouvelles assûrances de ma tendresse, me jurant qu'elles étoient également nécessaires à son repos & à sa vie.

Je me trouvai dans le plus cruel

des embarras par l'indiſcrétion ; ou comme je le penſois alors, par la méchanceté de Duclos : je voyois l'avanture de mon enlévement découverte par le Chevalier, & ſans doute par la Comteſſe ; je venois de la faire ſoupçonner à ma chere Sœur Agathe, & je ne m'étois que trop apperçue de la triſte impreſſion que cet article de la Lettre du Chevalier avoit fait ſur elle : cependant je n'avois rien à me reprocher, que de leur en avoir fait miſtère. Je me hâtois d'inſtruire la Sœur Agathe de toutes les circonſtances de cette malheureuſe affaire, du ſecret que j'avois promis au Comte d'en garder éternellement, & du motif même qui m'avoit portée à le faire. J'eus la ſatisfaction de

la voir bien convaincue de mon innocence : elle me dit qu'on avoit à la vérité parlé de cette avanture ; mais que ni le nom du Comte ni le mien n'y avoient été mêlés. L'exacte connoissance que je lui donnai de tout ce qui s'étoit passé en cette occasion l'affligeoit, ce semble, plus que moi-même. » Quoi ! s'écrioit-elle, ma chere Cecile, » arrêtée, traînée par des in- » humains sans pudeur, livrée » à des archers comme une cri- » minelle, ah Dieux ! quel ex- » cès de cruauté & de barba- » rie ! « ...... Hélas ! j'attendois de la Sœur Agathe & des conseils & des consolations ; je fus obligée de m'employer toute entiere à la consoler, & d'oublier pour quelques instans com-

bien j'étois affligée moi-même que la cruelle entreprise du Comte fût parvenue à la connoissance du Chevalier son frere. La réponse que j'avois à lui faire ne pouvoit partir qu'au bout de deux jours que devoit arriver celui de l'ordinaire; ainsi je sacrifiai le reste de cette journée tout entier à ma chere Sœur Agathe; elle me fit redire cent fois toutes les circonstances de ce malheureux événement; elle en étoit toujours affectée: elle loüoit mon courage, ma discrétion même; elle m'accabloit de ses caresses, & ce fut enfin dans une sorte d'ivresse des plus tendres marques de notre mutuelle amitié, que je parvins à tranquiliser son ame sur le coup

sensible que mon avanture lui avoit porté.

Je me préparois le lendemain à faire réponse au Chevalier, & j'attendois les conseils de ma chere Agathe, pour concerter avec elle de quelle façon je devois m'ouvrir à lui sur mon prétendu enlévement, lorsqu'elle m'apporta une seconde Lettre du Chevalier qui venoit d'arriver à son adresse. Elle étoit pleine, comme toutes celles qu'il m'avoit écrites, du sentiment de son amour pour moi; mais il m'y protestoit plus que jamais une déférence aveugle pour toutes mes volontés. C'étoit, me disoit-il, uniquement pour obéir à mes ordres, qu'il avoit consenti au voyage de Malthe, & qu'il n'avoit pû se résoudre à le faire

ſans tenter au moins de reve-
nir à Paris : il m'apprenoit auſſi,
que devant faire quelque ſéjour
à Lyon, il étoit extrêmement
tenté de s'y dérober à ſon Gou-
verneur pour venir paſſer un
jour près de moi ; il me prioit
avec inſtance de conſentir à ce
projet qu'il m'aſſûroit être d'u-
ne facile exécution, ayant un
domeſtique ſur la fidélité du-
quel il pouvoit compter, & ſon
Gouverneur étant lui-même o-
bligé de faire à ſon arrivée à
Lyon un voyage de huit à dix
jours à Grenoble pour ſes pro-
pres affaires : il continuoit auſſi
à me demander de l'inſtruire ſur
l'hiſtoire qu'on lui avoit faite
de mon enlévement, à laquelle
il n'ajoutoit aucune foi, quoi-
que ſa Sœur elle-même la lui eût

racontée ; il me félicitoit enfin d'avoir trouvé dans la Sœur Agathe une si douce & si tendre amie : il me recommandoit à ses soins, & se promettoit bien de les reconnoître un jour de tout son pouvoir.

J'avoue que je me laissai séduire à la douce espérance dont le Chevalier me flattoit ; j'avois un desir si ardent de le voir, qu'il n'y avoit rien que je n'eusse approuvé pour avoir cette satisfaction, quelque courte qu'elle dût être : je consultai les yeux de ma chere Agathe ; mais je la surpris qui consultoit elle-même les miens d'un air à me faire aisément comprendre qu'elle n'approuvoit point le dessein du Chevalier. Ses seuls regards avoient déja pris tant d'em-

pire sur mes volontés, que je n'osai pas même lui faire l'aveu de mes véritables pensées. » Ma » chere bonne, lui dis-je, vous » n'approuvez pas sans doute » le projet du Chevalier de Beau» bourg ? Non, ma chere Cecile, » me répondit-elle, & je suis » charmée que vous soyez as» sez raisonnable pour penser » que ce projet est téméraire & » dangereux. Je ne vous parle » point, continua-t-elle, des » fatigues qu'un pareil voya» ge causeroit à Monsieur le » Chevalier de Beaubourg; » mais croyez-moi, outre le « scandale qu'une pareille vi» site causeroit dans cette Mai» son, cette affaire ne pourroit » jamais manquer d'être sçûe, » & ce seroit dequoi perdre à ja- mais

» mais le Chevalier dans sa
» famille, & de qûoi vous atti-
» rer à vous-même des repro-
» ches sensibles, & peut-être
» des chagrins plus amers en-
» core«. Je n'osai rien répliquer
à des réflexions si sensées, & je
me contentai de prier ma chere
Bonne de m'aider de ses avis
dans le détail de l'avanture qui
m'avoit fait passer la nuit à la
Commanderie de Ville-Dieu : je
ne pouvois me dispenser d'en
rendre compte au Chevalier ;
mais je voulois le faire de fa-
çon qu'il ne pût avoir aucun
lieu d'en prendre contre son
frere des sentimens de colere &
de haine. Je lui mandai donc
par le conseil de la Sœur Aga-
the, qu'un accident survenu à
ma voiture m'avoit effective-

ment empêché d'arriver à Haute-Bruyére le jour que j'étois partie de Paris, & que le Comte en ayant été instruit, m'avoit procuré un asile dans cette Commanderie; qu'il y étoit à la vérité venu lui-même; mais que Madame Duclos ne m'ayant pas quittée un instant, je n'avois vû Monsieur le Comte son frere qu'au moment que j'étois partie pour me rendre au Couvent. La Sœur Agathe étoit d'avis que j'ajoutasse, que le voyage du Comte à la Commanderie avoit été plutôt un effet de sa prudence, que du dessein d'exercer aucune violence contre moi, & que je n'avois eu qu'à me loüer de sa politesse & de ses attentions; mais quoi qu'elle pût me dire, je ne voulus jamais y con-

ſentir : je craignois trop que le Chevalier n'en prît occaſion de me ſoupçonner de quelque intelligence avec ſon frere. Ma chere Agathe me trouva plus docile ſur l'article du voyage que le Chevalier projettoit de faire pour venir me voir ; je le lui défendis expreſſément, & j'emploiai pour l'en détourner non ſeulement les raiſons que la Sœur Agathe m'avoit inſpirées, mais encore tout ce que ma tendreſſe pour lui devoit avoir d'autorité ſur ſes volontés : j'eus toute la liberté que je pouvois ſouhaiter de m'étendre ſur la ſincérité, ſur la conſtance & ſur la tendreſſe de mes ſentimens : ma ſage Gouvernante ne voulut ni s'en mêler, ni me contraindre ; elle ne prit plus d'au-

tre part à ma Lettre, que celle d'y mettre elle-même l'adresse à Mademoiselle de Boissy, & de la faire partir. Huit jours après je reçus la réponse du Chevalier à cette Lettre, & en même tems la nouvelle de son départ. Je ne puis mieux faire connoître au Lecteur combien son esprit & ses sentimens s'étoient formés, qu'en copiant ici sa Lettre elle-même; là voici telle que je l'ai toujours conservée :

» Vous me désespérez, ma
» chere Cecile, lorsque vous vous
» opposez au bonheur dont la
» certitude de vous voir m'a-
» voit flatté : je ne crois pas
» que je me fusse jamais con-
» solé de la cruauté que je trou-
» ve dans les ordres que vous
» me donnez, si je n'avois dans

» la ſageſſe de vos conſeils &
» dans le plaiſir de m'y ſoumet-
» mettre, de quoi me dédom-
» mager de tout ce qu'il m'en
» coûte pour les ſuivre ; mais a-
» vez-vous bien réfléchi, ma
» chere Cecile, ſur ce que doit
» être une abſence de trois ans
» entiers pour un cœur auſſi
» tendre que le mien ? Trois
» ans ſans vous voir, ſans pou-
» voir vous dire moi-même à
» quel point je vous aime, ſans
» que votre bouche puiſſe m'aſ-
» ſurer que vous m'aimez : non,
» ſi cette idée doit faire autant
» d'impreſſion ſur votre ame
» qu'elle en fait ſur la mienne,
» peu s'en faut que je ne ſou-
» haite que vous m'aimiez moins
» que je ne vous aime : j'en ſouf-
» frirois plus ſans doute ; mais

» vous en souffririez moins. Je
» pars demain, ma chere, mon
» adorable Cecile, avec la cruel-
» le certitude de ne vous re-
» voir qu'à mon retour; con-
» tre ce malheur, le plus grand
» qui puisse m'arriver de ma vie,
» je n'emporte d'autre conso-
» lation que la douceur que je
» trouve à vous obéir : ma sœur
» doit rester encore quelques
» jours auprès de mon pere,
» après quoi elle retournera à
» Paris; elle m'a dit qu'elle n'y
» arriveroit point sans vous a-
» voir vûe. Elle vouloit me con-
» traindre à vous écrire une
» Lettre peut-être plus cruelle
» encore que celle qu'elle avoit
» déja arrachée à ma foiblesse;
» mais j'y ai résisté, en lui di-
» sant que je croyois qu'il étoit

» inutile de vous faire souvenir
» de moi. Je puis recevoir de
» vos nouvelles à Lyon & à Tou-
» lon; j'espére que vous ne re-
» fuserez pas de m'en donner:
» pour moi, je vous écrirai de
» tous les lieux où il me sera
» permis de le faire. Penser à
» vous, ma chere Cecile, vous
» aimer, vous le dire sans cesse
» par mes Lettres, voilà tous les
» plaisirs que je puis me pro-
» mettre pendant tout le temps
» que j'aurai le malheur d'être
» séparé de vous. Ne craignez
» pas, je vous prie, que l'é-
» preuve où vous m'avez vous-
» même forcé de consentir,
» soit jamais suivie du sacri-
» fice de ma liberté. Je vous
» l'ai sacrifiée, ma chere Cecile,
» & je n'en disposerai jamais

„ que pour vous l'engager à
„ vous-même pour le reste de
„ ma vie : je ne vous parle plus
„ de l'avanture de la Comman-
„ derie : je ne puis m'empêcher
„ d'y soupçonner quelque chose
„ de plus que vous ne m'en ap-
„ prenez ; vous avez voulu sans
„ doute m'épargner un juste res-
„ sentiment. Loin de me plain-
„ dre de votre discrétion, je
„ vous en sçais gré, ma chere
„ Cecile ; elle m'enseigne mon
„ devoir : je me fais une loi in-
„ dispensable de vous imiter :
„ puisse votre tendresse pour
„ moi, puisse mon amour pour
„ vous, m'inspirer toutes vos
„ vertus ; c'est alors que j'aurai
„ de véritables droits sur votre
„ cœur, & que je pourrai me
„ flatter de mériter de vous

» une ardeur aussi sincere & aussi
» constante que celle avec la-
» quelle je serai toute ma vie
» votre fidéle amant. «

Le Chevalier de Beaubourg.

J'avois fait la lecture de cette Lettre en présence de la Sœur Agathe: de tous les sentimens que j'éprouvai, celui de la douleur que me causoit le départ du Chevalier fut le seul auquel il me fut possible de me livrer; mes larmes avoient interrompu cette lecture, la Sœur Agathe m'observoit & s'attendrissoit elle-même. » Ah! ma
» chere Bonne, lui dis-je, il
» est parti: Hélas! je ne le ver-
» rai peut-être plus. « Je n'eus pas la force d'en dire davantage, & je restai abîmée dans ma douleur: la Sœur Agathe eut

assez de prudence pour ne chercher point à la combattre par des consolations hors de propos ; elle me laissa quelque temps à moi-même, puis me prenant dans ses bras lorsqu'elle me vit un peu plus tranquille : » Ma chere
» Cecile, me dit-elle, le Cheva-
» lier de Beaubourg mérite bien
» sans doute les sentimens que
» vous avez pour lui, & son
» ame me paroît bien digne de
» la vôtre. Hélas ! je ne le sçais
» que trop, continua-t-elle, les
» cœurs les plus tendres & les
» plus sinceres sont souvent les
» plus malheureux ; mais je ne
» puis penser qu'une tendresse
» si pure ne doive pas faire un
» jour votre commun bonheur.
» Songez donc, ma chere Ce-
» cile, à vous conserver au

» Chevalier pour des temps
» plus heureux: ſongez à vous
» le conſerver lui-même; il a
» beſoin qne vous le conſoliez:
» c'eſt de vous qu'il veut ap-
» prendre l'uſage des vertus
» dont il a beſoin : ne différez
» point à lui inſpirer par votre
» exemple la patience & le
» courage qui lui ſont néceſ-
» ſaires; vous n'avez point de
» temps à perdre, ſi vous vou-
» lez qu'il reçoive à Lyon de
» vos nouvelles « La Sœur A-
gathe ne pouvoit s'y prendre d'une façon plus adroite & plus tendre pour me tirer de l'abbatement où j'étois plongée. Il y avoit dans ſes réflexions & dans ſes conſeils quelque choſe de ſi conforme aux affections de mon ame, que je me trouvai en peu



